



HAL
open science

Synthèse Mission Cunani

Florent Kohler, Claire Couly, Dorothee Serges, Elsa Lacascade, Verena Lombardi

► **To cite this version:**

Florent Kohler, Claire Couly, Dorothee Serges, Elsa Lacascade, Verena Lombardi. Synthèse Mission Cunani. 2010. halshs-00540553

HAL Id: halshs-00540553

<https://shs.hal.science/halshs-00540553v1>

Preprint submitted on 27 Nov 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

2010

PROGRAMME USART

Claire COULY (IRD)
Florent KOHLER (CREDA)
Elsa LACASCADE (CREDA)
Verena LOMBARDI (MNHN)
Dorothee SERGES (CREDA)



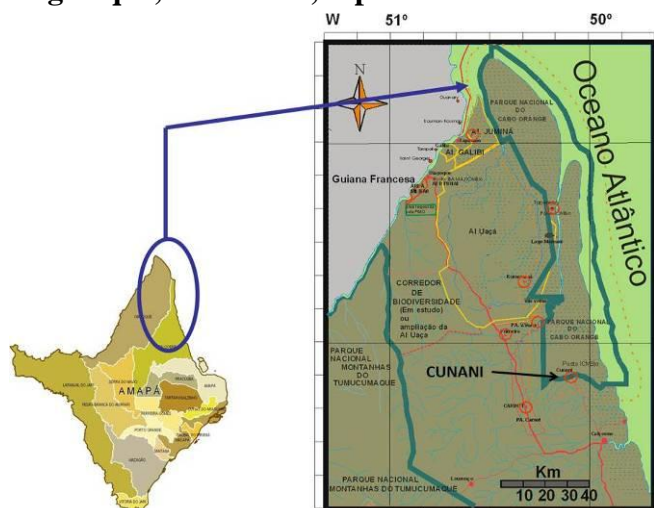
[SYNTHESE MISSION CUNANI]

DU 10 AU 31 AOÛT 2010

Table des matières

| | |
|--|-----------|
| Logistique, calendrier, répartition des tâches | 1 |
| Historique | 4 |
| Ethnographie sommaire | 9 |
| <i>Localisation : habitats et institutions</i> | 9 |
| <i>Organisation sociale et complémentarité entre les sexes</i> | 9 |
| <i>Perception de l'histoire par les habitants</i> | 13 |
| <i>Le monde du fond</i> | 13 |
| <i>Leadership & cohésion sociale</i> | 18 |
| <i>Question de l'ascendance quilombola</i> | 19 |
| Espace vécu, espace d'usage | 20 |
| <i>Toponymie</i> | 30 |
| <i>Présentation et analyse des Cartes mentales obtenues</i> | 33 |
| <i>Espaces d'usages et migrations</i> | 36 |
| Perspectives envisageables | 39 |
| <i>Economiques</i> | 40 |
| <i>Perspectives d'avenir</i> | 41 |
| Chronologie Cunani | 42 |
| Bibliographie | 47 |
| Table des illustrations | 48 |

Logistique, calendrier, répartition des tâches



1. Plan de situation réalisé par l'équipe du Parna Cabo Orange.

aéroport Roura, puis hébergement, puis transport Roura St-Georges).

La préparation du terrain de Cunani s'est déroulée en deux étapes : une première visite (prise de contact) en octobre 2007, pour le compte du Parna Cabo Orange (juste le temps d'un aller-retour au lac Tralhoto). Pour la mission d'août 2010, des négociations ont eu lieu avec les responsables du Parc National (Kelly Bonach et Ivan Machado) afin de faciliter la logistique et les autorisations (le projet est passé comme étant inclus dans le programme de tourisme équitable « Tartaruga imbricata »). Du côté de la Guyane, Bruno Soligon, chef d'entreprise, nous a assuré de son soutien (transport

Calendrier du séjour : arrivée Cayenne 10/08 ; nuit du 10 au 11 à Roura ; 11/08 Roura-St Georges-Oiapoque ; nuits du 11 et 12 à Oiapoque ; 13 août Oiapoque-Calçoene-Cunani ; séjour à Cunani du 13 au 29 août (sauf Dorothee et Verena à Calçoene du 21 au 25 août) ; 29 août Cunani-Calçoene-Oiapoque ; 30 août : séparation de l'équipe.

Du point de vue scientifique, la mission avait fait l'objet, dans le cadre du programme, de deux protocoles : un anthropologique, focalisé sur le lien au territoire, et un ethnobiologique, consacré aux usages, pratiques, et calendriers d'activité. Le protocole géographique ne nous est pas parvenu.



**2. Vue aérienne Cunani
(Archives Parna Cabo Orange)**

Les problèmes rencontrés furent les suivants :

- Cunani compte aujourd'hui très peu de foyers, et quasiment aucun jeune adulte ou adolescent ; l'échantillonnage était donc faussé dès le départ.

- Les visites aux abattis ont été compliquées du fait d'un décès dans une des principales familles, interdisant à ses membres d'y pénétrer sous peine de perdre la récolte. Claire a cependant réussi à arpenter un nombre conséquent d'abattis et donc accomplir la tâche qui lui incombait.

- Elsa Lacascade s'est retrouvée sans protocole précis, devant maîtriser des outils complexes. Il lui fut proposé d'aller au plus loin dans les parcours des habitants, en pirogue et à pied. A pied, le rayon maximal fut de trois km (chemins non entretenus). En pirogue, 27 km en aval (jusqu'à l'embouchure) et une douzaine de km en amont. Nous avions peu d'essence et la remontée de l'embouchure à Cunani, où nous comptions nous arrêter dans toutes les Vilas, fut entravée par une panne de moteur, nous obligeant à remonter à la rame. En dépit de ces obstacles, Elsa a fait au mieux et le résultat est satisfaisant.

- Les questionnaires posaient un problème professionnel essentiel : pourquoi avoir fait d'un petit éventail de questions un vaste questionnaire incluant des questions sur les lieux ? Une telle approche est incompatible avec l'enquête anthropologique et indispose nos interlocuteurs. De plus, au vu du faible nombre d'habitants, il s'est avéré délicat de mener de longs entretiens non dirigés alors que les personnes interrogées venaient d'être sollicitées par le questionnaire et l'enquête portant sur les pratiques agricoles. Il fallut donc se résoudre à laisser venir les habitants disposés à entrer dans des conversations aléatoires. Les données rassemblées sont toutefois satisfaisantes.

- Le séjour à Calçoene de Dorothee et Verena. Les fondements de ce séjour en ville n'avaient pas été suffisamment explicités ; dans mon esprit, il s'agissait de vérifier la complémentarité des deux populations (celle de Cunani et sa diaspora) dans le cadre des espaces d'usage. Dorothee avait compris qu'il s'agissait de compléter l'enquête sur l'histoire de Cunani ainsi que des mouvements migratoires. Les résultats sont satisfaisants mais ne répondent entièrement ni à la première option, ni à la seconde. Il aurait fallu établir clairement, au niveau du programme USART, le pourquoi des séjours en ville. Toutefois, une observation participante a été rendue possible chez Rosimeire (Meire) Damasceno ainsi que la réalisation de 12 entretiens semi-directifs, enregistrés, auprès des membres appartenant aux principales familles de Cunani, et ayant migré depuis 15/20 ans ainsi qu'un avec Lima, responsable de la RURAP.

- Concernant la logistique et la contribution de l'ICMBio, nous n'avons rencontré aucun problème sinon des impondérables (état de la route). Nous avons convenu que nous remercierions l'ICMBio dans toutes nos publications, cependant qu'ils citeraient le programme USART chaque fois qu'ils feraient usage de nos données (nous n'avons pas clairement établi ce qui leur revenait, et notre enquête a fort peu porté sur le tourisme).

- Les habitants de Cunani nous ont réservé un excellent accueil, en partie parce que j'étais déjà venu, mais surtout parce qu'une équipe majoritairement composée de jeunes filles suscite la sympathie des gens. Il n'y a pas eu de malentendu quant à la raison de notre présence : j'ai bien spécifié que nous n'apportions aucun projet, que nous ne travaillions ni pour l'IBAMA ni pour l'INCRA. L'adhésion des habitants à notre démarche, en particulier à l'heure de dessiner la carte collective, a été remarquable, en dépit du fait qu'une autre équipe avait effectué un travail similaire au mois de février 2010, pour le compte de l'ICMBio.

Historique

L'histoire de Cunani commence par la présence de mystérieux Indiens, la « civilisation Aristé », ayant laissé un rituel funéraire unique au Brésil : les tombes creusées en forme de botte. Ces tombes sont à l'origine du mystère qui plane sur Cunani quant à la présence de tunnels creusés par les Français, tunnels dont les entrées et les sorties correspondent aux tombes découvertes en 1883 (sous l'ancienne église) et en 1895 (sur le Monte-Corró ou Coru). De ces tombes ont été extraites des céramiques gravées et peintes qui figurent aujourd'hui dans les collections du Musée Goeldi.

En 1717, la signature du Traité d'Utrecht crée la question du Contesté Franco-Brazilien : la limite est fixée à l'Oyapock mais les Français veulent croire qu'il s'agit en fait du fleuve découvert par Pinzon, qui serait l'Araguari.

En 1777, des Jésuites français fondent une mission à Goanany, cherchant à rassembler les Indiens fuyant la pression portugaise. Ils sont à l'origine des plantations de cacao qui ont essaimé spontanément dans toute la région, jusqu'à Vila Velha (pour les références, voir Chronologie). La mission est éteinte dès 1791, le temps toutefois de laisser sur place nombre de *missangas*, perles, colliers, sans compter les urnes funéraires remontant à la période Aristé. Le site de Cunani est en effet surélevé et favorise donc l'implantation humaine. On doit également aux Jésuites, je pense, la répartition des maisons dans la Vila, qui s'apparente à une aldée, l'ancienne église se trouvant dos au fleuve, à l'extrémité.

En 1841, le gel de la colonisation décrété de part et d'autre transforme la région en havre de tranquillité pour les Indiens et les esclaves fugitifs. L'abolition de l'esclavage par la France, en 1848, rendra la région du Contesté encore plus attrayante, la France s'interdisant désormais de capturer et restituer les fugitifs brésiliens. Cette zone refuge devient dès lors sujette à des guerres inter-groupes, et nombre d'ethnies se défont et se recomposent. La région du Cunani se peuple de « mocambos », villages d'esclaves et d'affranchis installés à quelque distance des principaux noyaux de peuplement. L'origine ethnique des habitants actuels est marquée par cette présence, mêlant également des Indigènes, des Créoles, et probablement des bagnards. Mais la Vila de Cunani ne reprend une existence légale qu'à partir de 1858, quand le vice-consul de France à Belém, Prosper Chaton, fonde un municípe sur les ruines de la mission jésuite, désireux d'en faire un point d'appui pour l'orpaillage. Il institue les fonctions de capitaine et vice-capitaine, appuyés par un brigadier. D'après Coudreau, qui visite la région 25 ans plus tard, on trouve à Cunani un cimetière d'Européens qui compte « 25 à 30 tombes ».

D'après Coudreau (mais il est sujet à caution, puisqu'il se livre à une propagande en faveur de la colonisation), la vila en 1883 est une cité prospère, comptant plusieurs commerces, tenus par Demas, Vasconcelos et Trajan, où l'on trouve du vin français et

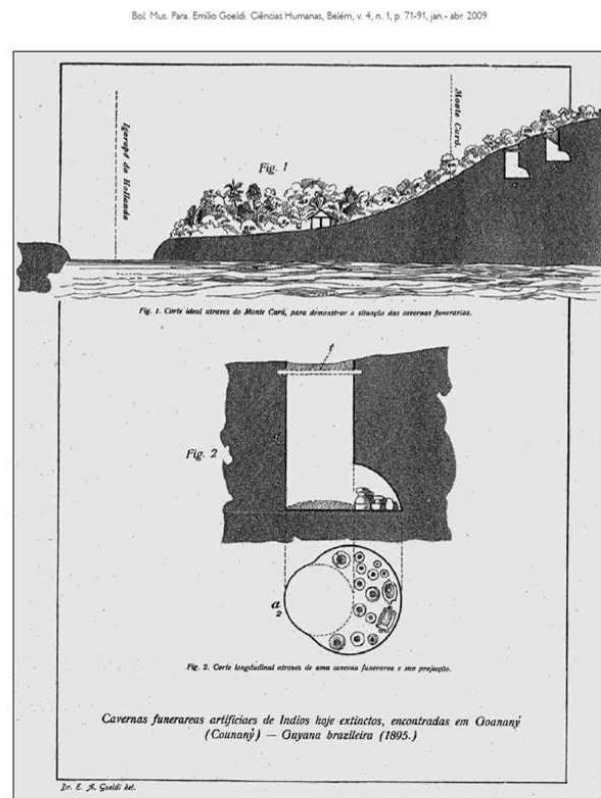


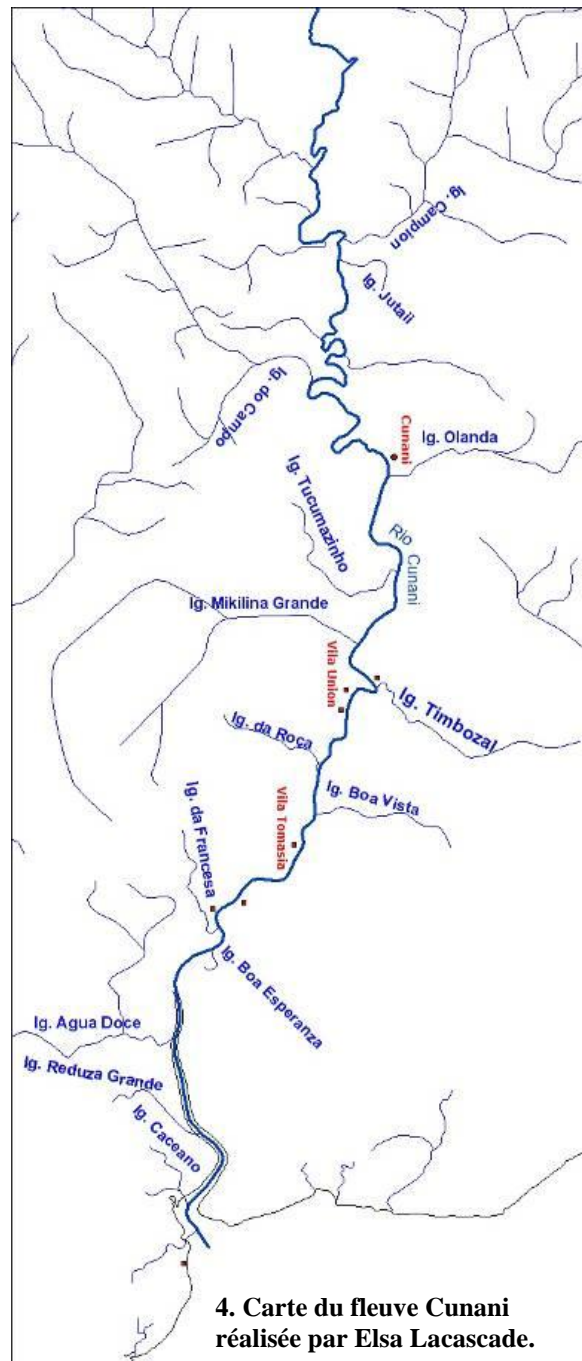
Figura 4. Representação gráfica das cavernas artificiais de Cunani, Amapá. Fonte: Goeldi (1900b).

3. Gravure illustrant l'article de Goeldi (1900).

d'autres produits d'importation. Toutefois, les maisons sont en bois ou en torchis et couvertes de palmes, sauf l'église qui est en brique. Il estime la population à 300 habitants (600 pour la région), et observe que nombre d'habitants *possède à la fois une maison à la vila, et un « retiro » qui est leur habitation principale, en bordure de rivière*. Par ailleurs, il observe que la population est constituée d'anciens esclaves brésiliens, de métis, de commerçants brésiliens et français, ainsi que d'un aventurier, Guignes, chargé par Gros de préparer le terrain à sa future République. Trajan, capitaine de la Vila (jusqu'en 1895), est arrivé dans la région vers 1870, fuyant Curuçá où il était esclave. Le fait qu'il soit capitaine traduit à la fois son autorité naturelle et le respect qu'il inspire (bien qu'il soit analphabète, les Français le considèrent comme leur interlocuteur principal), mais aussi le fait que la vila est bel et bien peuplée d'anciens esclaves, formant probablement une majorité. Cette prépondérance n'est pas sans poser problème : ainsi, le négociant Vasconcellos fomentera un soulèvement en 1884, probablement inspiré par des propriétaires d'esclaves désireux de reconstituer leurs effectifs. Ce même Vasconcellos se rendra complice, en 1895, de l'arrestation de Trajan par Cabral et ses hommes, ce qui coûtera la vie à sa famille et entraînera son installation à Calçoene.

Dans ce panorama, la « République de Cunani » (1885-1888) est un phénomène à relativiser. L'initiative en revient probablement à Trajan, usant de ses bonnes relations avec Coudreau et Guignes pour proclamer l'autonomie de la région ; les courriers adressés par Trajan au Gouverneur de Cayenne furent sans doute rédigés par Coudreau. Trajan est poussé à cela par l'hostilité toujours plus manifeste des colons et négociants brésiliens, et profite du mouvement similaire initié par la France, qui dès 1884 met en place des expéditions scientifiques afin de mieux connaître la zone du Contesté – ce qui explique la présence de Coudreau. Mais cette République, de fait, ne sort guère des papiers et proclamations diverses. Jules Gros, président honoraire, ne quitte pas la France et se contente de financer la frappe de monnaie et l'impression de médailles créant l'ordre des chevaliers de Cunani. Le gouvernement français, d'abord favorable à l'initiative, s'en détourne rapidement face à la réaction du Brésil.

On perçoit en tous cas une dynamique d'occupation qui sera accélérée par deux phénomènes : l'abolition de l'esclavage au Brésil, jetant nombre d'affranchis sur les routes, à la recherche de terres libres ; les incursions violentes des Brésiliens menés par Cabral, qui s'intensifient dans les années



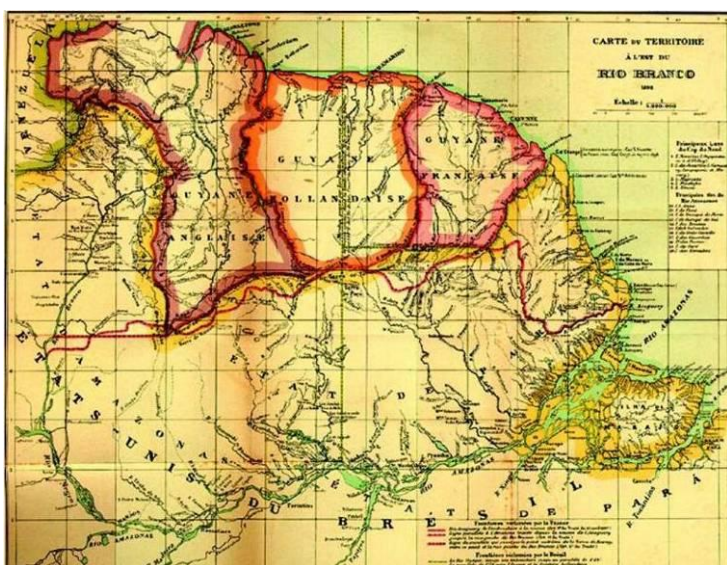
4. Carte du fleuve Cunani réalisée par Elsa Lacascade.

1890, et qui amènent à des déplacements de populations amérindiennes terrorisées. L'arrestation de Trajan à Cunani en 1895, menée au petit matin par un bataillon d'une trentaine de soldats dépêchés par Cabral (arrestation dont est témoin José da Luz), provoquera une série d'escarmouches entre les Français envoyés à son secours (sur l'avis Benito) et les troupes de Cabral, qui dirige un triumvirat dirigeant de facto l'Amapá. Ces escarmouches ont lieu, non à Cunani, mais dans la ville d'Amapá, les habitants de Cunani ne peuvent donc invoquer, pour cet épisode, le témoignage de leurs grands-parents.

Trajan envolé, c'est José da Luz Sereja qui devient capitaine. Il sera l'interlocuteur de la délégation française désignée en 1897 pour participer de la Commission Mixte d'Administration (Réunissant Français et Brésiliens) pour régler le contentieux du Contesté. L'expédition de Goeldi, en 1895, s'inscrit dans cette logique. Son rapport officieux révèle que José da Luz est passé dans le camp brésilien, après avoir soutenu Trajan, et a depuis cette volte-face débaptisé un ensemble de carbets (sans doute en location) nommés « La Française » pour leur donner le nom de Boa Esperança. Il se trouve que la carte élaborée par Elsa montre que l'igarapé « Boa Esperança, sur la rive gauche vers l'embouchure, se trouve face à l'igarapé « da Francesa » (mentionné par Coudreau comme « crique Française »). Ce même José da Luz, au moment de la visite de Goeldi en 1895, était occupé à rouvrir le chemin reliant Cunani à Vila Velha, les habitants de Vila Velha (principalement indigènes) se plaignant de leur total isolement. L'entreprise lui prend sept jours, il affirme à Goeldi qu'à présent les 45 km qui séparent les deux vilas peuvent être franchis en 2 jours, ce qui correspond au chemin actuel.

Depuis la découverte d'or à Calçoene, par un Brésilien nommé Firmino (concomitamment à un Noir - sans plus de précisions - nommé Tombat) en 1893, la région fait l'objet de migrations intenses d'orpailleurs. On compte plusieurs milliers « d'Anglais » (c'est-à-dire des Noirs du Surinam et de Guyana) sur le Calçoene, ainsi que des créoles guyanais et antillais. Tout cela entraîne des troubles, des assassinats, et l'on peut envisager que l'épisode des « Baianos » racontée par les habitants de Cunani s'inscrit dans ce contexte (un bataillon de soldats brésiliens dépêchés pour faire régner la terreur tout en établissant l'ordre), alternative à l'hypothèse d'un groupe d'esclaves fugitifs. Il se peut aussi que ces Baianos soient en fait des Sénégalais, comme nous le verrons un peu plus bas.

La délégation française s'établit à Cunani en 1898. Elle est dirigée par un diplomate nommé Drujon, et son escorte est composée d'Indiens Palikur et de 45 tirailleurs sénégalais,



5. Carte présentée par le Baron Rio Branco à l'appui des demandes brésiliennes.

dont on espère qu'ils supporteront bien les conditions. Leur présence suscite une animosité générale, d'autant que la délégation brésilienne se trouve à Cunani également, et les soldats brésiliens veulent en découdre avec les Français. Les tirailleurs sénégalais succombent rapidement au bérubéri, les Palikur à la variole, et finalement la délégation française est décimée par le paludisme. Elle quitte les lieux en 1900, après la résolution du conflit.

L'arbitrage suisse, qui attribue la zone du Contesté au Brésil, entraîne une vague de migration brésilienne (déjà

largement encouragée par Cabral dans les années 1890). Les orpailleurs brésiliens, tel le fameux Lourenço (dont un garimpo porte le nom), prennent le contrôle des « placers » établis par l'administration française en 1894.

A compter de 1900, l'histoire officielle se focalise sur Macapá et Oiapoque, mais on peut compter sur quelques détails historiques ainsi que sur les informations données par les habitants actuels de Cunani. On peut estimer qu'à compter de cette date, la colonisation officielle prend le dessus, passant par le littoral. C'est durant cette période que s'implantent des fazendas de buffle et de bœuf aux embouchures des différents fleuves de la région, dont sans doute la Fazenda Barbosa, dont le propriétaire en possédait une autre à Marajó. La pêche prend également son essor, et des factoreries essaient le long du Cunani. On note l'arrivée en nombre de migrants de Vila Tomasia et Vila Union, mais aussi des Bailiques, de Vigia, de Breves, de Soure et du Ceará. On suppose que les échanges s'accroissent et se diversifient : plumes d'aigrettes et d'ibis, peau de félins et de reptiles, chasse au lamantin, extraction de balata, de cacao et de *bréu*. Le profil des habitants de Cunani s'apparente alors à celui des communautés ribeirinhas, aux noyaux familiaux éparpillés le long du fleuve, se réunissant lors des fêtes organisées à la Vila.

La seconde guerre mondiale apportera son lot de bouleversement avec la probable construction de la piste d'atterrissage qui jouxte la Vila (et les rumeurs d'apparitions de sous-marins durant cette période), et la transformation en 1943 de l'Amapá (jusqu'alors rattaché au Pará) en territoire fédéral. Le Capitaine Janary Nunes occupe la fonction de gouverneur de janvier 1944 jusqu'en 1955. Un vaste effort de scolarisation est entrepris par Janary et son successeur. On peut imaginer que la construction de l'internat São Joaquim, en aval de Cunani, est due aux efforts conjugués de Janary et d'Enéias Barbosa, désormais propriétaire de la fazenda. L'internat est dirigé par Estelita, sœur d'Enéias, et par son mari Raul. Les dates approximatives de fonctionnement de cet internat sont 1945-1960. Nous nous fondons sur les témoignages des habitants actuels, dont seuls les plus anciens l'ont fréquenté. De plus, la création de l'école communautaire semble remonter à 1960, raison pour laquelle cet internat isolé ne se justifiait plus.

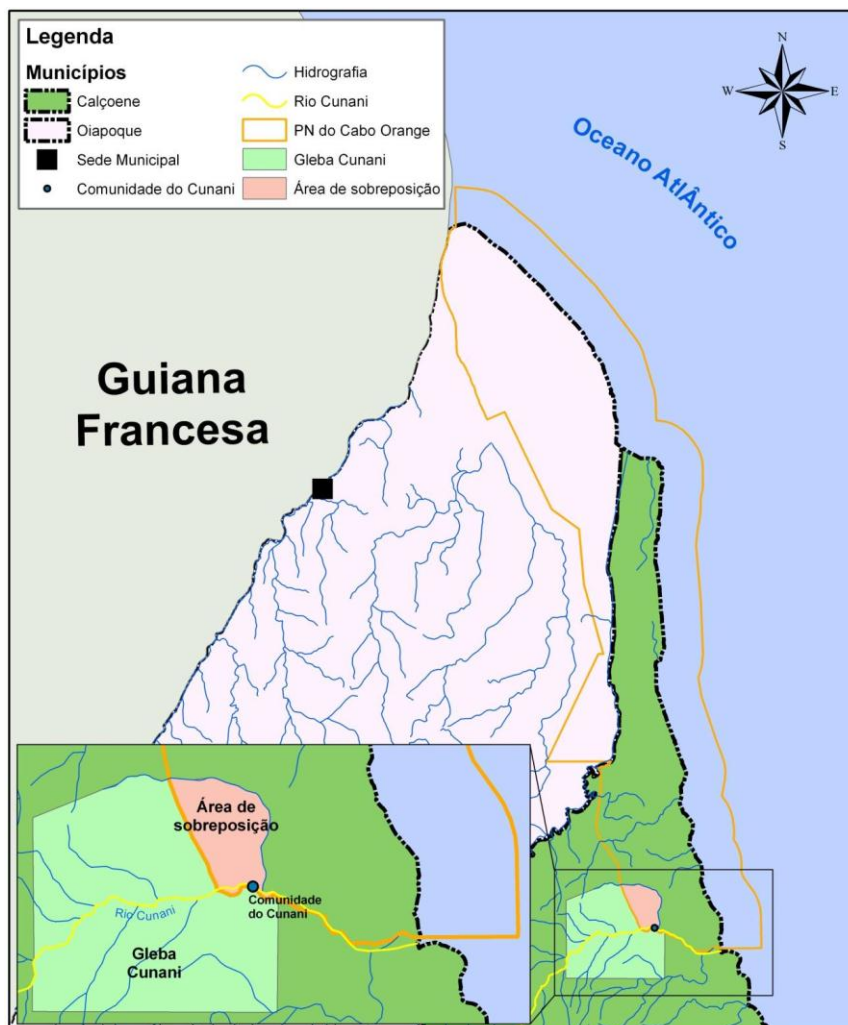
La situation évolue dramatiquement dans les années 1970, avec la construction de la BR156. Cunani, comme Vila Velha, est laissée de côté, et c'est Calçoene qui bénéficiera de l'essor économique apporté par la route. L'école de Cunani se limite dorénavant à la 4a série, entraînant un début de migration vers le chef-lieu. Dans le même temps, le commerce de peau de félin est interdit, et le trafic maritime diminué par la concurrence du transport routier. Mais le déclin est lent, presque imperceptible. Le cabotage fluvial (marretagem) semble disparaître après 1975. La création du Parc National du Cap Orange, en 1980, limitera progressivement l'entrée de navires de pêches et diminuera la pression halieutique.

Il semble que la période de 1980 à 1987 (date de l'ouverture, par les habitants eux-mêmes, du ramal Calçoene-Cunani) fut la plus difficile (voir Kohler, 2007, pour un témoignage convergent de Sebastião Pinheiros, à Vila Velha). Tout commerce de peau se trouvant interdit, seule restait l'alternative de trois commerces situés en aval de la vila (celui de Vandico et de Rosende) et la « loja azul » de Raimundo Rocha, situé dans la vila, à l'emplacement de l'infirmerie. Les habitants leur vendaient leurs produits (bréu, cacao, farinha) et se rendaient à Calçoene en pirogue, passant par l'igarapé Agua Doce. Le voyage prenait deux jours. La pleine mer leur était interdite en l'absence de bateau adapté. Les commerces ferment dans les années 1980, probablement à cause de la création du PARNA. La migration vers Calçoene prend alors une grande ampleur, et se poursuit jusqu'à aujourd'hui.

L'ouverture du ramal en 1987 ne réglera que partiellement le problème économique. D'une part, la présence du Parc National gèle la dynamique de migration. D'autre part, le coût

du fret est prohibitif, et les habitants ne peuvent, à cette époque, produire autre chose que de la farine de manioc, tout autre commerce leur étant légalement ou virtuellement interdit. Ce n'est qu'à partir de 2000 que l'açai deviendra financièrement intéressant. Comme nombre de communautés régionales (Vila Velha, Kumarumã), les habitants de Cunani cherchent à contrer le poids de l'IBAMA en s'alliant des partenaires institutionnels suffisamment puissant. Dans la région de Calçoene, c'est l'INCRA qui jouera ce rôle (comme il l'avait fait à Vila Velha), vraisemblablement pour des raisons politiques (contrecarrer l'IBAMA qui menace d'absorber l'Amapá en le transformant en vaste aire protégée).

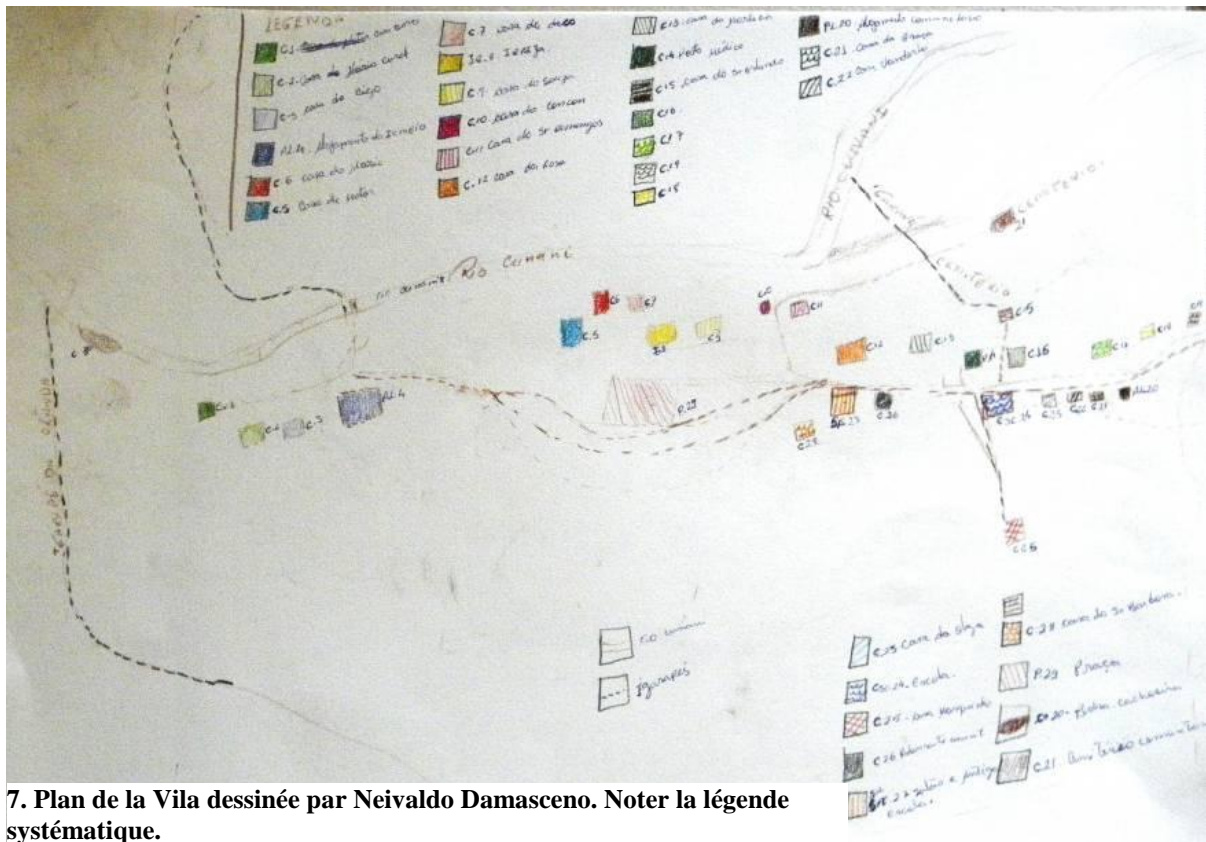
En 2004, faisant suite à l'activisme d'un agent de l'INCRA militant dans les mouvements noirs de l'Amapá, le quilombo de Cunani est identifié à marche forcée, délimité dans la foulée, reconnu par la Fondation Palmares, mais toute légalisation est suspendue à la production d'un rapport d'expertise anthropologique que l'INCRA n'a jamais fourni. Dans le même temps, l'IBAMA lançait en 2005 un programme de soutien aux communautés de l'entour par le tourisme équitable. L'initiative fit long feu, mais suscita des attentes et probablement des conflits au sein de la communauté. L'excellente relation du chef du PARNA de l'époque, Marcos Cunha, avec les habitants de la communauté, permit à l'IBAMA devenu ICMBio d'implanter une base bien équipée à Cunani, ainsi qu'un pont suspendu sur le fleuve qui facilite la vie quotidienne des habitants. Le jeu est donc troublé, et la position actuelle de la direction du Parc semble, plutôt que de trancher la question de la



6. Superposition PARNA Cap Orange et Gleba Cunani réclamée par l'INCRA (source ICMBio)

superposition quilombo/PARNA (22.000 ha sont concernés), de garder le *statu quo*. La communauté se meurt du fait de la migration des adultes dans la force de l'âge dont les enfants passent en 5a série, le ramal est dans un état déplorable, mettant un frein aux invasions de chasseurs et pêcheurs du dimanche, et l'incertitude régnant autour des dimensions finales du quilombo (qui finira par être homologué) tend à geler le marché foncier des alentours. En l'état actuel des choses, les habitants de Cunani, pour la plupart âgés de 50 ans et plus, n'exercent qu'une très faible pression sur les ressources – si l'on excepte la saison de l'açaï, entre février et juin de chaque année.

Ethnographie sommaire



7. Plan de la Vila dessinée par Neivaldo Damasceno. Noter la légende systématique.

Localisation : habitats et institutions

La Vila de Cunani comporte dix-huit maisons dont cinq abandonnées (Raimunda Nazaré dos Santos Barbosa, Beatriz dos Santos Gojão), et d'autres faisant l'objet d'occupation intermittente (casa de Rosimeire Damasceno, casa da Velha). Elle comporte une partie haute, où se trouve l'église, et une partie basse, où fut construite la base de l'ICMBio (à gauche sur la carte ci-dessus). L'Eglise fut construite au XXe siècle, en remplacement d'une autre, située vraisemblablement plus proche du fleuve et face à la rue principale, construite en briques et tuiles de Marseille. L'église actuelle se contente de Brasilite, les tuiles ayant été récupérées pour couvrir une maison. Les maisons sont construites sur pilotis, à environ 1 mètre du sol. Elles mesurent environ 6 à 8 mètres sur 8. Elles comportent une véranda, une pièce principale, cependant que la partie arrière, coupée en deux, comporte la chambre et la cuisine, ou deux chambres, la cuisine se trouvant reléguée dans un appentis. Les maisons sont entourées d'un jardinet non délimité, où l'on trouve généralement un pied de piment, des citronniers, des cacaoyers et pieds de cupuaçu, parfois un manguier. Quelques rares maisons sont peintes en blanc et vert ou bleu. Le centre communautaire se trouve face à l'Eglise, décalé vers la droite, jouxtant l'école elle-même quasiment en face du poste de santé (tenu par Edna Cavalcante Nunes au moment de ce terrain).

Organisation sociale et complémentarité entre les sexes

Quatre grandes familles sont mentionnées par Valviki dos Santos Chagas remontant au plus loin de ses souvenirs : Gonzaga, Macedo, Capestanha et Nazaré, auxquelles s'adjoignent

les Barbosa (Raimunda), Damasceno (Domingos, Marilza), dos Santos (Doracy), Chagas (Rodivaldo dit Bigó), Cavalcante (Edna) et Vilhena (Osiris) (**Fig.9**). La famille Vieira, autrefois importante (propriétaire d'un commerce), ne compte plus qu'un membre dans le bourg (Edival Soares Macedo, dit Vaq). Le reste de la famille Vieira (10 personnes) réside à 4km de là, foyer tenu par Ocenilda Vieira, mère de Baio. La famille Damasceno occupe la partie supérieure du village, la famille Chagas se tient en aval. Les deux familles se trouvent unies par le mariage de Rosa Damasceno, fille de Marilza, avec João Amâncio Chagas, frère de Bigó.

L'origine probable de ces familles remonte à un double processus. Dans un premier temps, elle relève d'un peuplement remontant au temps du Contesté (origine créole, marronne, néo-brésilienne, française, indigène) vivant en amont de la Vila et y conservant une maison. Plus récemment, elle est le fruit de la colonisation, après la résolution du Contesté, par des migrants venant des « îles » (Baïlique, Marajó, Vigia), appelés par la création de fazendas et pêcheries et qui, en remontant progressivement le fleuve, ont créé des alliances. L'exemple le plus probant de notre terrain a été celui de la famille Barbosa, propriétaire de fazenda à l'embouchure, dont les enfants fondent l'internat, cependant que le patriarche distribue des terrains aux employés fidèles (Tomásia) et, devenant parrain de nombreux enfants, leur donne son patronyme en héritage. Nous disposons d'au moins deux éléments en faveur de cette interprétation : la toponymie d'abord, qui indique que seuls les igarapés immédiatement en aval et ceux en amont étaient occupés par les anciens habitants (voir Tableau des toponymes p. 29, et **Fig.15**), la logique ensuite : comme dans le cas de la rivière Trombetas, les esclaves fugitifs, ou toute personne craignant les troubles, évitent de s'installer près de la mer, dans des lieux facilement accessibles par bateau; leur tendance est de privilégier les terrains en amont des sauts, où ils courent moins le risque d'être recapturés.

A Vila Cunani, les foyers sont généralement désignés par le nom de la femme qui l'occupe (**Fig.7 & 10**), cela y compris lorsque c'est un homme qui dessine les maisons. On peut en inférer qu'il s'agit d'une société tendant au matriarcat, où les décisions sont prises par les femmes. Plusieurs hypothèses sous-tendent cette affirmation : le marronnage, instituant une tradition établie chez certaines sociétés africaines (matrilocalité) ; ou la supériorité numérique des femmes qui trouve son origine dans la plus forte proportion de migrations masculines (voir dernière partie). Ajoutons que le déclin des activités économiques masculines (vente de manioc, pêche, açaí n'occupant qu'une courte période de l'année), entraînant une perte d'influence des hommes comme seuls pourvoyeurs du foyer, ébranle l'autorité masculine, rendant moins tolérables, aux yeux de leurs épouses, les abus d'alcool et les violences conjugales (ex-mari de Meire, ou Domingos, ex-mari de Marcia). La conversion au protestantisme afin de ne plus/pas consommer d'alcool est une alternative pour certains. L'entrecroisement de ces facteurs peut expliquer le retrait des hommes dans la prise de décision.

La répartition des rôles et des activités des familles recoupe, comme nous venons de l'envisager, à la fois une tradition issue des sociétés africaines (résistances culturelles de la période de l'esclavagisme, migration des créoles guyanais) ainsi que des éléments propres aux populations amazoniennes traditionnelles, telle que la répartition des tâches lors de la plantation et la récolte du manioc. Notons que les femmes ne se contentent pas des soins apportés à leur progéniture, mais qu'elles pêchent également, prennent soin de leur jardin, et passent de longues heures sur le pas des maisons ou aux différents lieux de socialisation (bancs sur la place du village – **Fig.12**-, perron de la base ICMBio) à deviser, parfois en compagnie des hommes toujours minoritaires (sauf sur le ponton faisant face à la maison de Bigó, ou sur la véranda d'Osiris et Hermogenes).

On observe un autre type de répartition des tâches qui semble propre à la Vila en question : les fêtes de saints sont organisées, pour la Santa Maria, par les femmes, et pour la

São Benedito, par les hommes. La fête de São Raimundo, le « saint accoucheur », autrefois organisée par les femmes, n'est plus célébrée en raison du faible nombre de naissances observé actuellement. La plupart des femmes qui résident à Cunani ont en effet subi, à leur demande, une ligature des trompes, la plupart après le huitième enfant, Velha dès le deuxième.



8. São Benedito et Santa Maria, intérieur de l'Eglise de Cunani

Perception de l'histoire par les habitants

Le site occupé par la Vila actuelle fut riche en histoire et en traces de passage. Nous allons tenter de dégager quelques fils d'interprétation, rendus plus ténus par la récente mobilisation autour de la création du quilombo. Cette mobilisation et les multiples interventions extérieures ont apporté de nombreux éléments qui rendent difficilement lisible la manière dont les habitants reconstituent leur histoire. Comme souvent, on constate une double tendance à se dissocier des prédécesseurs au-delà de trois ou quatre générations, comme si la population actuelle était venue substituer un peuplement plus ancien. Il est clair que les habitants de Cunani ont quelque difficulté à faire le lien entre l'ascendance quilombola et eux-mêmes.

Ce qui relève de l'instauration de la République leur est étranger, et s'assimile bien plutôt à un discours rapporté (la « révolution » ayant eu lieu dans la ville d'Amapá, où Français et Brésiliens s'affrontèrent – est rapportée comme s'étant déroulée à Cunani).

Les détails qui surgissent spontanément, dès les premiers échanges, sont l'existence ancienne de tunnels (sous l'église en particulier, voir **Fig.3**) ; les « missangas » amérindiennes trouvées de-ci, de-là dans leur enfance ; les « Baianos », qualifiés d'hommes violents, même si leur présence est jugée éphémère ; les « mensonges » des parents relatifs au tunnel sous l'église et la chaîne plongeant dans la rivière dont nul ne sait ce qu'elle retenait. Sont également mentionnés les *crioulos* – venus en quête de l'or – bien que ce terme puisse également désigner les Baianos ou même les habitants de Cunani ; les *franceses*, bien que ce terme puisse également recouvrir les Créoles de Guyane, comme *ingleses* désigne les habitants créoles du Guyana.

La rupture exprimée s'explique par l'éloignement temporel, d'une part (au-delà de trois ou quatre générations on a des difficultés à faire le lien entre les ancêtres et soi-même), mais aussi et surtout parce que les habitants actuels sont issus d'une migration relativement récente (début du XXe siècle) résultant de la résolution du Contesté. Une partie de leur histoire familiale va donc se perdre dans l'archipel des Baïliques ou dans l'île de Marajó : Bigó descend d'une Créole à la « peau noire luisante comme celle d'un Saramaká », qui fut épousée par un migrant paraense, Benedito Macedo Alves. Edna Cavalcante Nunes, l'épouse de Bigó, descend « d'esclaves noirs de Bahia » du côté de son père, Manoel dos Reis Nunes et de migrants « venus pour survivre » du côté de sa mère, Veronica Alves Cavalcante. Tous les habitants actuels, ou presque, sont issus de ce mélange, résultant du double mouvement de remontée du fleuve par les migrants et de descente du même fleuve par les anciens habitants. Cela vient donc brouiller les filiations, mais c'est précisément l'occasion de nous intéresser à la manière dont les *lieux* sont porteurs et générateurs de profondeur temporelle.

Le monde du fond

Dès lors que nous avons affaire à des populations génériquement qualifiées de *caboclas*, les éléments relevés (grands serpents, tunnels, pajés, bichos do fundo, esprit Oiara...) ont cette particularité qu'ils ne s'inscrivent pas dans un système global intégrant le « Monde du fond » et ses passages vers notre monde à nous. Dans une société amérindienne s'étant perpétuée dans une certaine continuité, l'existence d'un monde souterrain, parallèle au nôtre, permet d'expliquer que les créatures terrestres, dans certaines circonstances, ôtent leur peau et arborent forme humaine. Les lieux de passage (grottes, sources) sont franchissables par les chamans ; c'est dans le rapport entre ces deux mondes que s'inscrivent à la fois l'étiologie des maladies, les remèdes qu'on leur apporte, ainsi que les épisodes naturels de raréfaction de la pêche ou du gibier.

En revanche, lorsque les populations considérées sont issues de déplacements, substitutions, ont vécu des épisodes dramatiques ou des mouvements migratoires importants, les éléments formant système sont fragmentés et perçus comme autant d'éléments séparés. L'indice le plus probant d'une telle fragmentation est le récit portant sur les apparitions de la Cobra Grande : celle-ci est perçue comme un serpent plus grand que les autres, n'ayant pas d'autre impact que la frayeur qu'il suscite.

Dans les histoires qui nous furent racontées à Cunani, la plus récurrente est celle du tunnel sous l'église, puisqu'il recèle un mystère. Prenons l'exemple d'un entretien auquel participèrent Bigo et son épouse Edna :

Edna: É que aqui tem muito túnel. A igreja grande que tava construída, dizem que tinha um tunel debaixo, e alias quando nossas avos bisavos lavavam a igreja, criança nao ia la. Entao dentro da sacristia – que antes a igreja nao era essa – tinha uma irmão Isaac (?) pra a agua escorrer ai dentro. Ai na porta da sacristia, tinha uma pedra tipo dessas de cachoeira, mas so que era tudo escrito em latim. Ai quando a gente perguntava para nossas velhas, ai falavam que não podia não, que aí tinha uma cobra. Aí a gente ja ficava assustada e saía fora! Nunca foram de chegar e explicar “minha filha isso é assim..;” E essa igreja foi construída em cima.

*Bigo: **Meu pai conta que veio um padre aqui, aí abriu, tirou a pedra e desceu com uma vela. Desceu o primeiro grau, desceu o segundo, vai pegar o outro e a vela apagou; ou seja o ar faltou. Ele voltou, fechou de novo, sumiu.***

Edna: Os nossos velhos contou – o meu padrinho – contava que quando houve esse anuncio da revolução, que vinham invadir a area, tudo que tinha de valor foi depositado dentro daquele tunel, que a igreja era rica, riquissima, era ouro, era prata. Ai tudo foi jogado ai dentro. (Elle compare avec la richesse de l'église de Mazagao).

(...)

Bigo: esse posto do IBAMA era do meu cunhado. Fizemos poço, so que o poço era fundo, fundo; meteu a mao dentro dum buraco, ai tirou um pote de barro selado, cheio de missangas, mas era muita missanga. Antes, quando a gente limpava a vila, depois da chuva, ai tinha quantidade de missanga, que aqui morava frances, ingles, crioulo... (...)

E porque ai pra frente naquela ladeira la, tinha uma corrente grossona. Ninguém sabe o que estava amarrado. (Edna commente: era que os antigos mentiu pra gente, eu digo que mentiu)

*Edna : porque quando a gente ia pra la, a gente via bem que tudo era limpo. Ela sumiu. Tinha umas argolas grandes dessa grossura, aí ninguém podia chegar la puxar a corrente, que eles diziam que era uma cobra que tinha. Eles nunca contavam nada pra gente. **Ai tinha um cidadao que vinha de barco, que passava barco por ai, ai ele contou que o pai dele contou pra ele que aquilo era um baú, la no fundo, e a corrente era a marca.** Ai como que a gente ia saber se nossos antigos mentia pra gente, dizia que nao era pra chegar perto, dizia que tinha cobra*

Ce mystère nous donne accès à une cosmologie plus globale qui révèle la manière dont les habitants articulent et interprètent ce paradoxe d'un monde extérieur surgissant épisodiquement et semblant en savoir davantage qu'eux-mêmes sur leur propre région :

*Bigó : **Vem cara com mala na mao – vai passear aonde? « vamos garimpar por aí » - garimpar não, tomar fazenda ?? pra aproveitar a boa época do rio. Sairam de manha por esse igarapé ai, voltaram de tarde, sentaram la. O cara abriu a pasta, puxou um mapa, e perguntando: onde é isso ai? E eu explicando né? Quando foi uma semana eles sumiram la dentro, por esse igarapé bem ai. (Mas eles ja veio, têm mapa, sabem tudo). Eles vinham de Belém. Subiram la dentro, ninguém sabia o que fazia la dentro. La tem uma montanha altona, subiram, foram direitinho la. Botaram um aparelho, fizeram um buraco, descobriram um***

tunel. Cortava a terra assim e cortava assim. Agora ninguém sabe o que tiraram. Ta la o buraco. Ta muito fundo. É o monte Olimpio.

Eles sabem mais do que nos. Pessoal de Belém, de Manaus. Isso foi quase ha cinco anos. Agora ninguém sabe o que levaram. (...)

Veio aqui um branco alto, igual o senhor (moi), lembro do nome, era Luis. Veio aqui com um aparelho, igual a uma lanterna, com uma lampada em cima, varou tudo aqui, o aparelho piscando: “ping! Ping!” ele dizendo, olha, aqui esta o principal. O aparelho testou! (*expression d’une vérité absolue pour Bigo*).

Edna: Eles vêm de longe, de fora, mas ele ja sabem tudo o que tem aqui.

Bigo: **um cara me falou**: “vocês moram em cima da riqueza e nao sabem”

Edna: é, realmente, porque nos somos nascidos de ontem, nao é como nossos antigos que morreram, porque nossos pais avôs, bisavôs sabiam... (...)

Bigo: **Veio um geologo, pro manganês, ele explicou**: todo mundo pensa que o sitio do Cunani é aqui, mas se engana: o sitio do Cunani é no fundo do rio. O sitio do verdadeiro Cunani é no fundo do rio.

L’entretien est intéressant car, tandis qu’Edna invoque l’autorité des Anciens pour déplorer qu’ils aient dissimulé tant de choses, son époux Bigó ne cesse de mentionner l’autorité de gens de passages, qu’ils soient prêtres, ingénieurs ou simples badauds: “Meu pai contou que veio um padre aqui”, « Vem cara com mala na mão » / « Tinha um cidadão de barco que contou que seu pai lhe contou » (rapporté par Edna) / “Veio aqui um branco alto” / “Um cara me falou...” / “Veio um geólogo, pro manganês”. A l’autorité extérieure vient s’ajouter la validation par la technique: “O aparelho testou!” Ces fragments de discours illustrent une oscillation entre des données anciennes, transmises oralement par voie traditionnelle, et l’irruption d’un discours provenant de l’extérieur, susceptible d’invalider la parole des Anciens. Afin de les concilier, on minimise le contenu de la parole traditionnelle, invoquant le secret maintenu par les vieux, pour lui substituer un discours exogène, mais dont les tenants et aboutissants leur échappe.

C’est la thématique du *secret* qui permet la conciliation des deux discours, la parole des Anciens renvoyant au registre mythique des mondes souterrains et des serpents, celle des ingénieurs et autres géologues se muant en discours ésotérique, l’un et l’autre registres servant à voiler, plutôt qu’à dévoiler, la présence de trésors.

On imagine fort bien la manière dont, un siècle auparavant, ces deux registres s’entrechoquèrent également, lorsque Coudreau (en 1883), puis Goeldi (en 1895) entreprirent des fouilles qui révélèrent la présence de tombeaux indigènes. Là encore, des Anciens dépassés par les révélations durent masquer leurs incertitudes quant à ce qui apparaissait à leurs pieds en invoquant, devant les enfants, quelque lourd secret, des inscriptions en latin, etc. Aujourd’hui, l’oscillation se retrouve dans l’alternative suivante, évoquée par Domingos à propos du tunnel sous l’Eglise : « Ninguém sabe se era cobra, se era ouro »¹. Cette alternative renvoie en réalité aux deux faces d’un même univers fragmenté, dont parle Julie Cavignac (2003, 2004, 2005) à propos des quilombos du Rio Grande do Norte : la cohérence cosmologique du monde souterrain ayant disparu avec l’évangélisation, le métissage et les migrations, les habitants contemporains n’ont plus accès qu’à un « mythe morcelé », des fragments qui pris ensemble ne parviennent plus à former sens. La Cobra, élément clé de l’ancien univers, et l’Or, valeur imposée par la cosmologie occidentale, sont équivalents

¹ « Episode classique des légendes médiévales, le motif de la découverte d’un trésor est la métaphore d’une croyance solidement établie dans la pensée archaïque, selon laquelle l’homme devenu animal sauvage acquiert son instinct, comprenons sa capacité à voir des réalités imperceptibles pour les humains. Sous la peau animale, l’homme peut voyager dans un monde peuplé d’esprits et se mouvoir dans un espace où tout est signe. » (Hell, 1994 : 116)

lorsqu'il s'agit de justifier l'existence d'un monde souterrain, intangible, mystérieux, dont les liens avec le monde terrestre se sont évanouis même si les signes le désignant persistent (Oiara, bichos do fundo, pajés...) (Kohler, 2009 : 48-53).



10. Vila de Cunani, Carte mentale dessinée par Olga, Graça et Juci (détail). Les maisons portent les noms des femmes qui les occupent.

Leadership & cohésion sociale

Les témoignages concordent pour affirmer qu'il n'y a pas de chef communautaire. Les décisions, dit-on, sont prises collectivement, au cours de réunions formelles ou informelles. Un tel mode de décision se ressent par l'observation du manque d'entretien de la Vila, où les herbes hautes gagnent du terrain. On voit ainsi qu'une forte solidarité communautaire, donc une cohésion sociale, n'est pas forcément synonyme d'organisation. Qui plus est, l'organisation est tributaire de personnes extérieures à la communauté, avec les aléas dus à la filouterie ordinaire (abus de confiance, de biens sociaux fin enregistrement Joao Gomes DVT_A011).



12. Le lieu de réunion informelle: arbre, banc, avec vue sur le fleuve et la base de l'ICMBio.

Ce phénomène avait été également observé à Iratapuru, et mérite quelques explications. Si l'on cherche à Cunani une organisation formelle avec des représentants élus et des projets associatifs, on n'en trouvera pas trace. En revanche, on pourra observer des processus informels de décision et de redistribution, les membres de la communauté maintenant des liens étroits et ayant pour coutume de se réunir pour deviser à différents moments de la journée. Ce phénomène est davantage perceptible dans la partie haute de la Vila, où résident les deux figures matriarcales que sont Marilza et Maria José, deux sœurs ayant eu respectivement 8 et 10 enfants. L'instituteur, João Barros, représentant de l'Association des Remanescents de Quilombo de Cunani, exerce cette activité par la voie de l'école et des rencontres avec les parents. On ne peut donc discerner un mode formel de gestion communautaire, le principal leader féminin, Rosimeire, résidant à Calçoene.

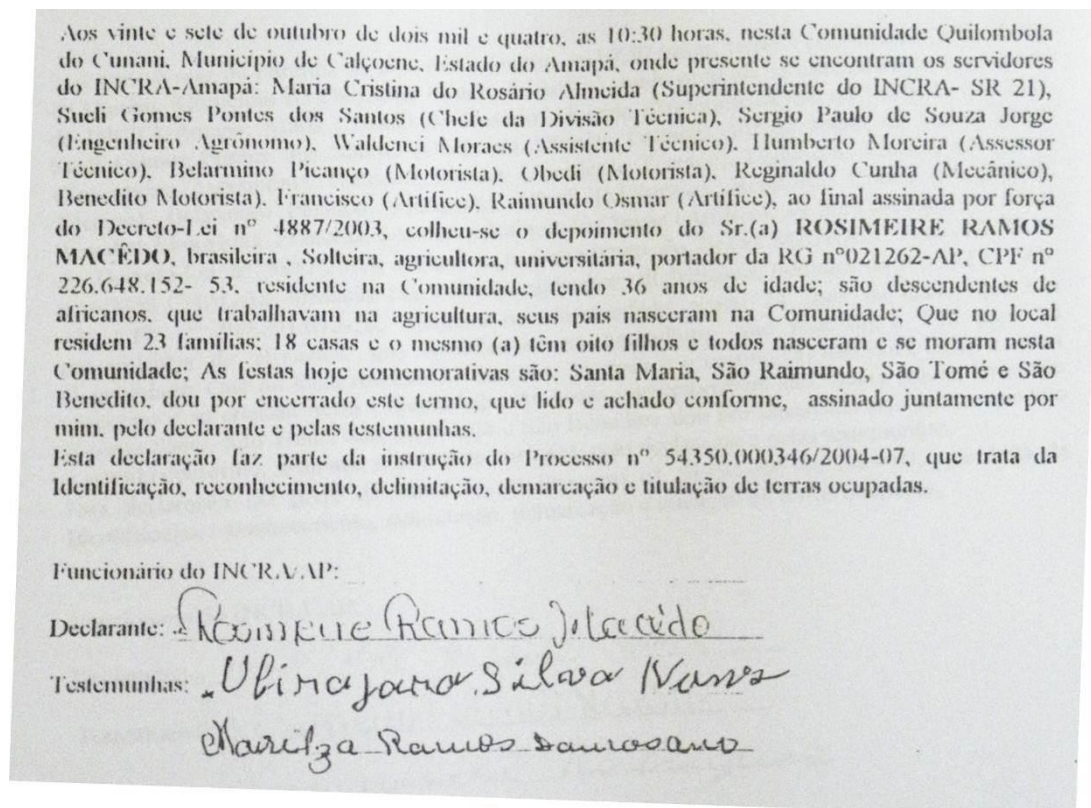
En l'état actuel des choses, et depuis la création du Parc National, la communauté s'est trouvée menacée d'expulsion. Par l'intervention de l'INCRA, l'identification et la délimitation du quilombo de Cunani eurent lieu à marche forcée en 2004, mais sans parvenir à

l'étape de l'homologation car l'étude anthropologique fait défaut. L'ICMBio en a commandé une à José Luis de Brasília, portant non sur le caractère réel ou non de l'ascendance quilombola, mais questionnant les 36000 ha (dont 22000 dans le PARNA) attribués à cette communauté déclinante.

Les projets divers destinés à revitaliser la Vila ont fait long feu : coopérative d'açaí (argent des cotisations détourné par le gérant), tourisme équitable avec l'agence Yatoutatou de Bruno Soligon, que la difficulté d'accès, largement tributaire de la marée et/ou de l'état de la route, et l'irrégularité de l'accueil (beuveries ?), font hésiter. Selon les habitants, le quilombo serait l'occasion de recevoir des avantages (santé, éducation, emplois, tourisme ?), avantages assez illusoire du fait de l'enclavement et de la nécessité d'éduquer les enfants à Calçoene.

Question de l'ascendance quilombola

Le rapport des habitants à l'ascendance marronne est ambigu, comme il fallait s'y attendre : en termes de discours contraint, l'ascendance esclave ou noire est revendiquée. Dès que le discours se relâche, cette ascendance est éludée ou niée ; exemple type discours de Rosa, à qui fut demandé ce qu'était « être quilombola » : « **É gente como eu, de cor negra.** » “Entao quer dizer que vocês descendem desses Baianos que vieram?” “Ora nao sei, mas acho que nao, porque minha avó veio das ilhas”. Elle explique que de toute la fratrie de sa mère Marilza, seul Domingos s'est trouvé être de couleur noire, tous les autres sont comme Marilza (elle ne définit pas la couleur mais physiquement ils ressemblent aux populations génériquement qualifiées de caboclas). Domingos aurait-il eu un père différent de ses nombreux frères et sœurs ? Elle rit et dit que sa grand-mère prétendait que non. Et son grand père ? « Ah nao sei de onde ele era » (elle avait dix ans quand il est mort) et elle poursuit : « **mas ele não era de cor negra, ele era como eu.** »



13"Termo de declaração que presta Rosimeire Ramos Macêdo" en vue de l'obtention du statut quilombola.

Pour comprendre l'articulation et l'apparente contradiction du propos, il faut considérer qu'il comprend deux registres de discours. Dans la phrase "*quilombola é gente de cor negra, como eu*", « negra » a une connotation politique; il s'agit d'un *discours contraint*, dans un contexte de revendication foncière fondée sur des critères ethniques.

En revanche, dans la phrase - bien plus spontanée - "*meu avô não era de cor negra, era como eu*", « negra » renvoie à la couleur de peau et au type physique; ici Rosa exprime les catégories courantes des populations rurales, c'est l'expression spontanée de son mode de classification.

L'auto-identification des habitants est donc difficile à cerner : s'il est fait une ou deux fois mention du qualificatif « o caboco », nous verrons, au moment d'aborder les cartes mentales, qu'il y a une forte identification au fleuve depuis son embouchure jusqu'à, au moins, l'assentamento Carnot (à six heures de pirogue avec moteur de poupe en aval).

Autre complexité : tant les démarches entreprises par l'INCRA pour la délimitation du quilombo que celles de l'IBAMA/ICMBio pour tourisme équitable ont apporté nombre d'éléments historiques à la communauté, servant à justifier leur origine marronne (INCRA) et le caractère de haut-lieu historique dû à l'éphémère République (IBAMA). L'instituteur Joao, féru d'histoire, a également contribué à populariser les épisodes clés de l'histoire de l'Amapa, construite autour de la figure héroïque de Cabralzinho. On entend donc souvent mention des Français, des Créoles, des Baianos, des « pretos... » - assez peu des amérindiens. L'histoire officielle gagne donc progressivement discours des habitants, mais le lien n'est pas établi entre leurs parcours et cette histoire, malgré tentatives pour les faire coïncider (ex : nb d'habitants racontent la révolte de Cabralzinho et l'escarmouche qui s'ensuivit comme ayant été vécue par leur gd père ou gd mère ; or cette escarmouche eut lieu dans la ville d'Amapa).

C'est l'étude des lieux qui va nous permettre de faire émerger cette mémoire collective en en fixant les principaux épisodes dans l'espace.

Espace vécu, espace d'usage

Spontanément, les limites sont fixées au lac Tralhoto au Nord-Ouest, à l'Embouchure en aval (Ouest), et Cachoeira Rasa (ou Carnot) en amont. Ces lieux désignent en réalité le plus grand rayon d'action auquel parvient un homme à pied ou en pirogue, en certaines occasions : le Tralhoto n'est pas accessible en saison humide, les expéditions (pêche, délassément) ont lieu une fois par an, l'embouchure est fréquentée à la saison des crabes, et les montées vers Carnot ont lieu lors des fêtes (par ex. 25^e anniversaire fondation assentamento durant notre séjour).

Calçoene n'est pas inclus dans cet espace, sans doute car il s'agit d'un autre centre où chacun possède une maison. *Mais la lecture de Coudreau nous apprend que la tradition de bi-résidence est très ancienne : une maison dans la roça, l'autre dans la vila, attesté de 1880 à 1960.*

Les expéditions de chasse sont également limitées en rayon du fait du désir constamment exprimé de dormir chez soi. Donc 12km jusqu'au Tralhoto, 25 jusqu'à l'embouchure, 45km jusqu'à Carnot.

L'espace parcouru quotidiennement ou presque est plus restreint. Sur terre, il faut environ 3 km pour atteindre les abattis, lorsque ceux-ci ne sont pas atteints en pirogue (**Fig. 14, carte 1** p. 23). En dehors des trajets effectués pour atteindre les abattis, les villageois peuvent ponctuellement s'aventurer en forêt pour couper un arbre ou prélever des produits forestiers non ligneux, majoritairement à des fins domestiques (cueillette de lianes, *breu*, très occasionnellement des plantes médicinales, etc : **Tableau 1**, p. 26). Les chemins de forêt sont

peu ou pas entretenus, la vitesse d'un homme à pied est limitée à 3 ou 4km/h en raison des chablis. Les campos, eux, continuent à être brûlés annuellement pour faciliter la circulation (= « limpar »).

Les abattis sont actuellement implantés exclusivement dans des jachères (*capoeiras*) jeunes ou anciennes et non plus dans les *matas*, contrairement à ce qui se faisait dans le passé (il y a plus de 40 ans). L'ouverture la plus récente d'abattis dans une *mata* remonte à 8 ans près de la vila (terrain de João Amâncio, à proximité de sa plantation d'açaís) et à 10/15 ans sur le terrain de Bigo (hors Parna). Tous les informateurs interrogés (Luis, João A., Domingos, Nei, Bigo, Hermogène) précisent par ailleurs que leurs futurs abattis seront limités aux *capoeiras* jeunes ou anciennes. La durée des jachères varie grandement : 4/5 ans au minimum mais peut aller jusqu'à 20, 30 ans, voire 40 ans (réintégration des jachères des parents ou grands-parents dans le cycle agricole).

Le choix d'ouvrir des abattis exclusivement en *capoeiras* s'explique par plusieurs facteurs : 1) présence de nombreuses *capoeiras* à proximité des habitations (*vila*) ou des *retiros* (en amont ou aval du fleuve), engendrées par des activités agricoles anciennes sur ce territoires (les anciennes jachères - 40 ans et plus- sont désignées par les villageois comme étant les « *capoeiras dos avós/ bisavós* »); 2) par conséquent, les abattis ouverts en *capoeiras* sont plus proches des habitations que les abattis ouverts en *mata*, d'où le fait que ces premiers soient privilégiés (détail important lorsqu'il s'agit de transporter les sacs de manioc depuis les *casas de farinha* près des abattis vers le village) , 3) pénibilité moins grande des travaux d'ouverture d'un abattis dans une *capoeira* que dans une *mata* (moins de gros arbres à abattre...), 4) l'abandon rapide des parcelles -une seule mise en culture par cycle- fait qu'il n'est pas nécessaire de s'investir dans un gros travail de désherbage dans un abattis même ouvert en *capoeira* (où les adventices poussent plus vite et en plus grand nombre que dans un abattis ouvert en *mata*), 5) l'accès libre à de grandes surfaces de *capoeiras* à proximité du village n'ayant pas de propriétaire (« *terreno sem dono* ») favorise l'ouverture d'abattis dans cette formation végétale, même par les villageois possédant déjà un terrain (cas de João, Domingos ou Luis par exemple).

Les abattis actuels sont situés dans un périmètre maximal de 3 km à vol d'oiseau par rapport aux habitations, la majorité étant située à proximité de la vila (**Fig.14, carte 1** p.23). Les villageois s'y rendent à pied lorsqu'ils sont situés dans les terres, ou en pirogue lorsqu'ils sont situés en bordure du fleuve plus en amont (cas des abattis de Domingos et João Paulo). Un à deux abattis ouvert par an et par famille. Notons que les abattis actuels sont plus petits que ceux de l'époque (générations des grands-parents, il y a 50 ans et plus) : 0,25 ha-1 ha contre 2ha-2,5 ha. Ceci peut s'expliquer en partie par le fait que le manioc n'est plus vendu de nos jours contrairement à ce qui se faisait à l'époque (coût de transport trop élevé à présent) d'où le fait que la surface cultivée est réduite.

La pratique du *mutirão* pour ouvrir les abattis perdure mais mobilise moins de gens qu'autrefois (une dizaine au grand maximum aujourd'hui contre une vingtaine de participants au temps des parents de Marilza) et se restreint à certaines tâches agricoles (lors du débroussaillage -*roça*- et parfois de la mise en culture -*plantação*- tandis que la coupe des gros arbres - *derruba*- est aujourd'hui réalisée par une seule personne à la tronçonneuse et non plus à la hache de façon collective).

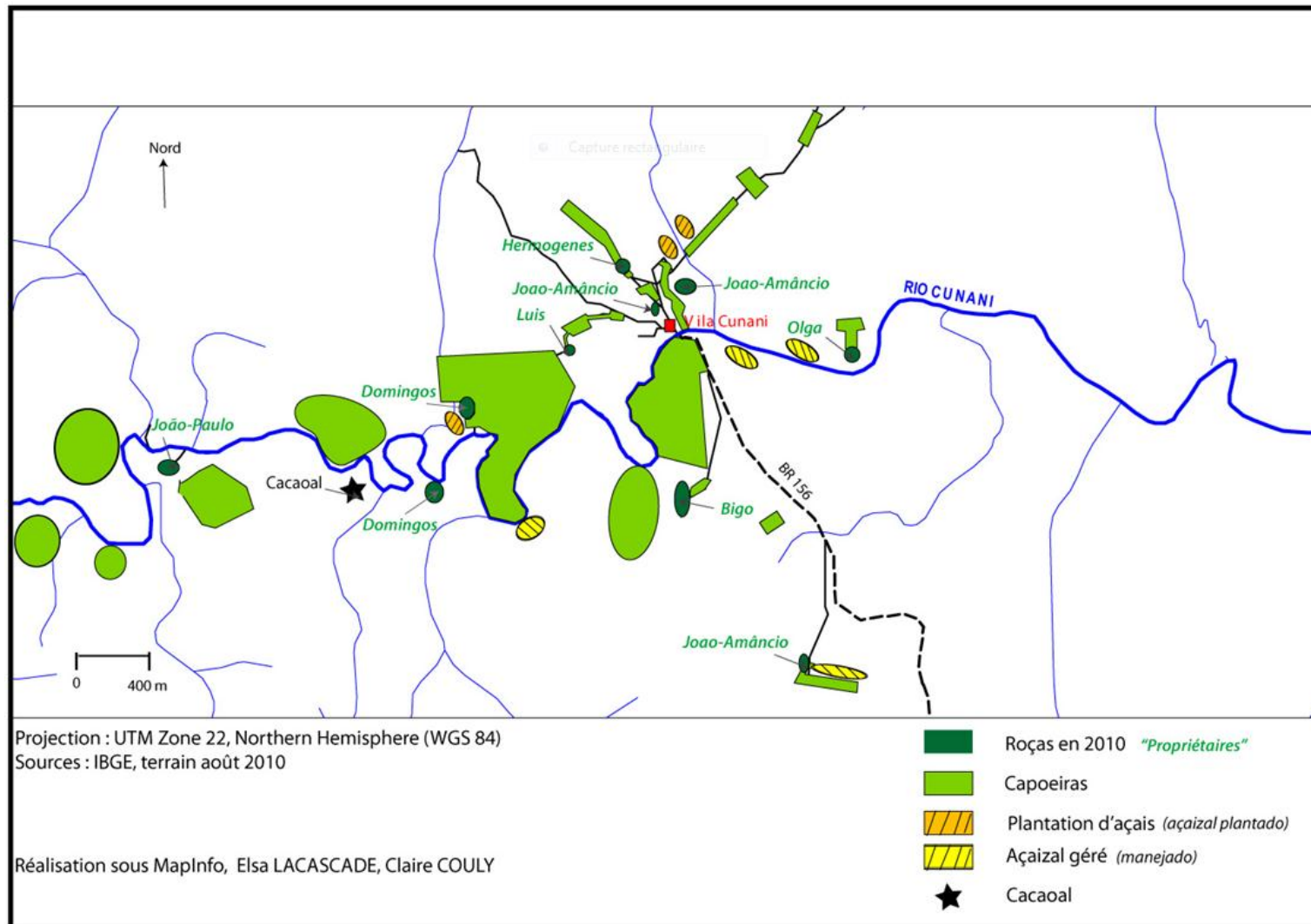
De façon générale, au fil des quatre dernières générations, les terrains exploités par les villageois se sont rapprochés de la vila, la majorité des familles ayant abandonné leur terrain en amont du fleuve au profit de terrain situé à proximité de la vila lors de leur installation dans cette dernière dans les années 1950 (à l'exception cependant de Domingos qui depuis

quelques années est retourné exploiter le terrain abandonné par ses parents (**Fig. 15, carte 2, p. 24**).

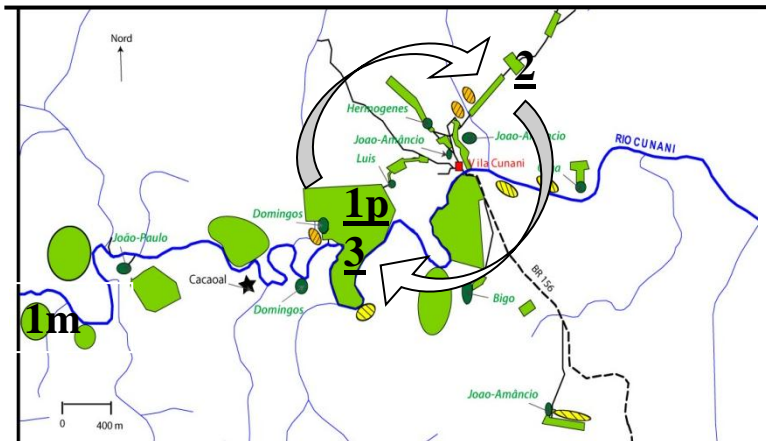
Une seule mise en culture dans les abattis et généralement pas de plantation d'espèces pérennes au milieu du manioc (ce qui autorise la réintégration de ces parcelles par la suite dans le cycle agricole). Quelques exceptions cependant à cette dernière pratique : l'ancien abattis de Luis où des *cupuzeiros* et *limoeiros* ont été plantés directement au milieu des pieds de manioc, et un des abattis de João où des açais ont été plantés au milieu des pieds de manioc (à noter cependant que dans l'abattis adjacent, ceux-ci ont été plantés une fois la récolte de manioc effectuée).

Espèces plantées dans les abattis (de façon séparée ou non) : manioc amer (*mandioca*), manioc doux (*macaxeira*), maïs (*milho*), riz (*arroz*), patates douces (*cara et batata*), canne à sucre (*cana de açúcar*, à proximité des *igapós*), dachine, potiron (*jirimum*), rarement des haricots rouges (*feijão*). A proximité des abattis (près de la casa de farinha) : présence d'espèces pérennes plantées que l'on retrouve aussi pour certaines dans les jardins telles que la *pupunheira* (*Bactris gasipae*, Arecaceae), *cupuzeiro* (*Theobroma grandiflorum* (Willd. ex Spreng.) K. Schumm), *mangueira* (*Mangifera indica* L., Anacardiaceae), *limoeira* (*Citrus* sp., Rutaceae), *laranja* (*Citrus* sp., Rutaceae), *jaqueiro* (*Artocarpus heterophylla* Lam., Moraceae), *castanheira do Pará* (*Bertholletia excelsa* H.B.K., Lecythidaceae), *bacabeiro* (*Oenocarpus bacaba* Mart., Arecaceae), *coqueiro* (*Cocos nucifera* L., Arecaceae), *cajueiro* (*Anacardium occidentale* L., Anacardiaceae), *tangerina* (*Citrus reticula* Blanco, Rutaceae), *mamão* (*Carica papaya* L., Caricaceae), *banana* (*Musa* sp., Musaceae),

Grande diversité d'adventices dans les abattis dès la première année (absence de désherbage) : *Imbaúba* (*Cecropia* spp. Cecropiaceae), *pente de macaco* (*Apeiba* sp. Tiliaceae), *bico de pato* (Heliconiaceae), *muni* (*Croton* sp.), *malva* (*Helicteres isora* L., Sterculiaraceae), *envira* (*Guatteria* spp., Annonaceae), *inajá* (*Maximiliana maripa* (Aubl.) Drude, Arecaceae), *parasol* (*Cordia* spp., Boraginaceae), *açarana* (*Clidemia hirta* L., Melastomataceae), *tamanqueira* (*Senna mutijua* H. Irwin&Barneby, Fabacea-caesalpinideae) etc. Présence souvent de marqueurs végétaux pour délimiter les abattis (grands arbres issues des *matas* ou anciennes *capoeiras*).



14. Localisation des abattis et jachères (capoeiras) récentes ou anciennes sur le territoire de Cunani (aval du fleuve à partir de la vila non renseigné avec précision).



Famille de Nei

Légende :

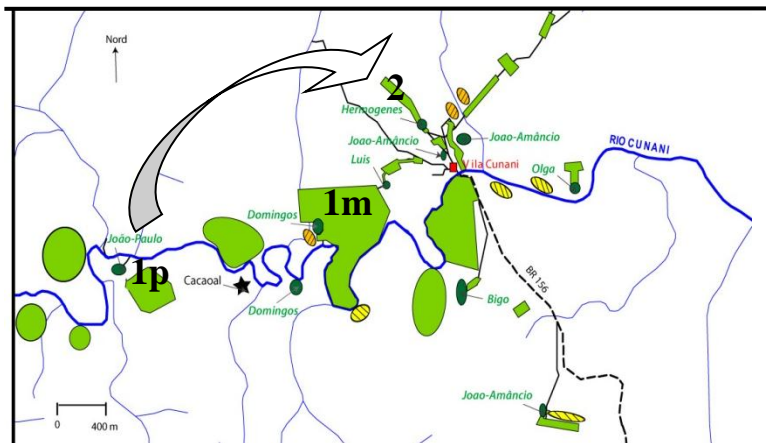
1m : Lieu-dit Bastião : terrain des grands-parents maternels de Nei (fils de Domingos)

1p : Terrain des grands-parents paternels de Nei avant 1950 (Tiago Damasceno et Filinesia Ramos Damasceno)

2 : Installation des grands parents paternels dans la vila au moment de l'ouverture de l'école et occupation d'un nouveau terrain (abandon du précédent), exploitation du terrain par Domingos et Nei également

3 : réinstallation de Domingos depuis 8 ans sur l'ancien terrain de ses parents, et abandon de l'exploitation agricole (abattis) du terrain situé près de la vila (hormis pour les plantations d'açais). Travail futur dans les abattis avec Nei.

Rem: Ce dernier travail travaille dans les abattis sur le terrain qu'il possède avec sa mère dans un *assentamento* de Carnot, en amont du fleuve.



Famille d'Hermogenes

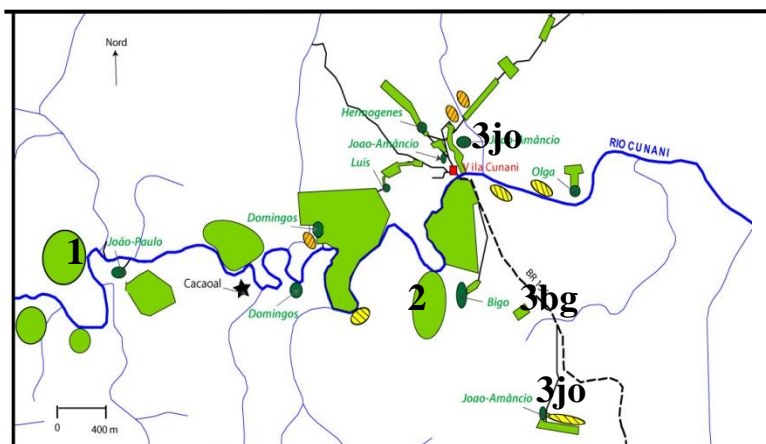
Légende :

1p : Grands-parents paternels d'Hermogenes (avant 1950) – lieu-dit Gabriel du nom du grand-père. Les parents d'H. (Osiris et Dona José) ont aussi travaillé sur ce terrain.

1m : Grands-parents maternels d'Hermogenes qui sont aussi les grands-parents paternels de Nei (Tiago Damasceno et Filinesia Ramos Damasceno)

2m : Installation des grands-parents paternels d'H. dans la vila et abandon du terrain en amont du fleuve (plus d'abattis) après les années 50.

Sur le nouveau terrain exploité, trois générations ont travaillé. Présence aujourd'hui de « *capoeirões dos avós* ».



Famille de Bigo et João Amâncio

Légende :

1 : Terrain des grands-parents maternels de Bigo et João Amâncio – lieu-dit Macedo.

2 : Terrain occupé par les parents de Bigo et João A. et abandonné depuis plus de 15 ans. Lieu dit Jeronimo.

3 bg : Terrain occupé par Bigo et sa femme depuis une dizaine d'années, hérité de la tante et de l'oncle de Bigo qui l'ont occupé pendant plus de 40 ans.

3jo (en bas): Terrain de João A. et de sa femme Rosa occupé depuis 20 ans. Il a été exploité à des fins agricoles pendant une dizaine d'années avant d'être délaissé pendant 8/9 ans au profit d'un espace plus proche de la vila* (où sont implantés des abattis et des *açaizais*). Il est réexploité depuis 2009 (nouveaux abattis et *açaizal*).

15. Evolution de l'occupation de l'espace sur le territoire de Cunani au cours des générations : exemple de trois familles sur plus de 60 ans.

Parmi les espèces végétales exploitées par les villageois (cf **Fig.16, Tableau 1**, p. 27), l'açai est sans aucun doute celle qui a le plus de valeur économique. La quasi-totalité des familles exploite cette ressource à des fins commerciales. Il n'y a pas de gestion à proprement parler des açais « sauvages » ou « natifs » (« *da natureza* »): les villageois ne s'octroient pas des pieds sauvages et le lieu de prélèvement n'est pas fixe (« *Não tem açaiçal fixo* »). Les palmiers considérés « natifs » sont libres d'accès qu'ils soient situés sur les terrains des villageois (seule exception cependant : Bigo qui pratique la *matança* c'est-à-dire qu'il demande aux villageois une taxe de 10 RS sur chaque sac de 50 kg prélevé dans l'açaíçal de son terrain et celui de son frère avec un quota maximal de 30 sacs/pers), ou sur la rive du fleuve. N'importe quel villageois peut donc aller prélever les fruits des palmiers sans quota de prélèvement. Certains lieux de prélèvement d'açaís « sauvages » sont cependant privilégiés tels que l'igarapé *Agua doce* en aval du fleuve ou l'igarapé *itaúbal* en amont et cela nécessite plusieurs heures de pirogues pour s'y rendre.

Notons cependant que certains açaízais sont *cultivés* selon les termes locaux et ne sont alors plus considérés comme des palmiers « sauvages » : cela regroupe les açais non plantés mais qui font l'objet d'une gestion particulière (*manejado*) et les açais plantés.

Dans le premier cas, on parle alors d'*açaíçal natural manejado* : les palmiers trop grands ou trop vieux, sur lesquels on ne peut plus grimper, sont coupés pour donner plus d'espace aux açais productifs. Plusieurs villageois possèdent de tels açaízais, sur leurs terrains (cas de João sur son terrain situé hors Parc National, ou Bigo) ou en dehors de leurs terrains le long de la berge du fleuve (cas de Luis qui cultive un *açaíçal natural manejado* dans le lieu-dit *cacoal* sur la rive gauche du fleuve en amont du village, au-delà du terrain de Domingos).

Dans le deuxième cas (*açaíçal plantado*), les pieds d'açaís sont directement plantés dans les abattis soit au milieu des pieds de manioc soit après la récolte de ces derniers. Plusieurs personnes du village se sont lancées dans la plantation d'açaís : Domingos sur le terrain de ses parents qu'il a réinvesti il y a 8 ans en amont du fleuve (200 pieds plantés avec sa nièce Rosymeire, qui seront productifs en 2011), João Amâncio (2 abattis à proximité de la vila, respectivement 0,6 ha et 0,3 ha, devenus açaízais - 5000 pieds plantés - qui seront productifs en 2011 et 2012 : ces deux abattis ont été travaillés en commun par João Amâncio et João le Professeur ; par conséquent, les plantations appartiennent aux deux). Dans les deux cas (*açaíçal natural manejado* ou *açaíçal plantado*) l'accès aux açaízais est limité : les autres villageois n'ont pas le droit de venir y récolter à moins d'y être autorisé par les personnes à qui appartiennent ces açaízais (« *Onde tem manejo de açai, pessoas não entram* »)..

On parle également d'*açaíçal misturado* lorsque le peuplement est composé pour une part d'açaís natifs gérés (*açaís nativos manejados*) et pour l'autre d'açaís plantés. On trouve ce type d'*açaíçal* sur le terrain de Domingos situé à proximité de la vila (açais qui seront productifs en 2011/2012). Cet *açaíçal* appartient également à sa nièce Romilda qui l'a aidé à planter les pieds (la femme de João le professeur. Et qui vit à Calçoene). On note ainsi que certaines plantations appartiennent à des villageoises devenues citadines (résidence principale à Calçoene) : cas de Romilda et Meire qui partagent les açaízais de Domingos (et de João A. pour Romilda avec son mari João prof.). Cela met donc en évidence le fait que des citoyens peuvent exploiter les ressources à Cunani.

Les plantations d'açaís abandonnés sont à nouveau libres d'accès pour les autres villageois (cas de l'açaíçal de Dona Dico abandonné depuis 30 ans et à nouveau exploité par João A.).

La cueillette d'açaís s'effectue de février à mai/juin. La récolte se fait en famille avec l'aide souvent des frères, enfants ou neveux partis vivre à Calçoene. La quantité prélevée est très inégale selon les familles (estimations données par chacune d'elles): 10 sacs de 50kg/ jour en moyenne (à 50/60 RS le sac) selon Luis (répartis ensuite entre les différents participants), , 30/40 sacs par jour selon Bigo (mais il emploie de la main d'œuvre étrangère au village ?), moyenne de 4 sacs/jour pour João Amâncio (lors de prélèvement dans les açaízais naturels,

soit 700 RS en moyenne par semaine grâce à cette activité). Soulignons toutefois que la récolte est très irrégulière selon les jours à cause des fortes pluies pendant la période de *safrá*. Il n'y a pas de coût de transport car les acheteurs se déplacent jusqu'à Cunani pour charger la production. Les sacs sont revendus à Calçoene pour 170 Reais et plus chers encore à Macapá (entretien Lima, RURAP).

Sur la rivière, distances parcourues supérieures : en amont, Cachoeira do Laguinho (fin de l'influence de la marée et où l'on peut pêcher des poissons d'eau douce) et encore plus en amont *igarapé do piquial* – ou *igarapé do nana* (présence d'un peuplement de piquia et lieu de cueillette des graines). En aval, Vila Uniao ou Vila Tomazia semblent les limites, au-delà il y a les fazendas où les habitants ont des intérêts (possèdent têtes de bétail intégrés à troupeaux fazendeiros, en cours d'indemnisation par le parc). Tout au long du fleuve, des traces d'anciens abattis (présence de manguiers, bacabeiras, orangers, cacaoyers et cupuaçu) qui peuvent d'ailleurs faire l'objet de nouvelles mises en exploitation. Ainsi du recanto Macedo, récupéré par oncle de Bigo nommé Messias vivant à Calçoene, mais désireux de se réinstaller en vue de sa retraite. Certains bras de rivières, ou les berges comprises entre ces bras, sont assez clairement attribués à des familles, présentes ou passées (Bastião...).

La question qui se posait, en termes d'espace d'usage et d'espace vécu, était de savoir si les savoirs portaient davantage sur la terre ferme ou sur la rivière. Un certain nombre d'indices tendaient à suggérer une relation au fleuve moins intense que, par exemple, dans les villages voisins de l'Uaçá ou du Cassiporé. Ces indices étaient : seuls un ou deux hommes sont capables de fabriquer des pirogues, les sauts sont systématiquement franchis à pied (là où on les franchirait allègrement à Iratapuru), le métier de pêcheur professionnel semble dévalorisé (Joao Amâncio se plaignant d'avoir été appelé « pescador » par un député), les abattis ne sont pas toujours ouverts directement en bordure de fleuve, elles sont souvent accessibles à pied. Mais il s'agit là d'une erreur d'appréciation, comme nous verrons avec cartes mentales.

Impact sur le milieu : a priori faible (deux expéditions de chasse, un pécarí et un veado, en deux semaines). L'abondance du poisson n'incite pas les habitants à stocker de la nourriture sous forme d'animaux vivants (tracajá, jabuti, iguane) ou congelés (pas de congélateurs). L'impact est vraisemblablement supérieur lors des fêtes, mais nous ne disposons pas d'éléments d'appréciation, sinon l'impression que la nourriture ne constitue pas un sujet de préoccupation majeur pour nos interlocuteurs, au contraire de ce que l'on pouvait observer, par exemple, à Kumarumã ou dans les villages karipuna du Curipi.

| Activités | Usage | Personnes concernées | Lieu(x) | Règles d'accès |
|---|-------------|--|--|--|
| Extractivisme forestier | | | | |
| Lianes (<i>cipó açul, titica</i> ..) | Art/Constr. | Hommes principalement | capoeira mais surtout mata | Pas de règles de gestion particulières dans le village (pas de quotas) |
| Plantes médicinales (ex: <i>casca de bataião, anoeira, verônica</i> ..) | Md. | Groupe de femmes (crainte de s'aventurer toute seule en forêt) ou hommes seuls (bien que les prélèvements se font rares à présent) | capoeira/mata proches/varzea/ igapo en bordure du fleuve | Pas de règles de gestion particulières dans le village (pas de quotas) |
| Bois de chauffe (<i>pau de remo, anoeira, macucu, ingá</i> , etc.) | BC | Hommes et femmes | Abattis / Capoeira | Pas de règles de gestion particulières dans le village (pas de quotas) |
| Bois de construction | Constr. | Hommes | mata (<i>quariquara,apa, sapupira, cupiuba, andiroba</i> , etc.) | Pas de règles de gestion particulières dans le village (pas de quotas) |
| <i>Cacao</i> | Al | Hommes, femmes, enfants | "no cacool" (lieux dit en amont du fleuve -1h environ de pirogue à moteur- où se trouve un peuplement important de cacaoyers natifs) + quelques cacaoyers plantés dans les jardins | cacool : accès libre/pas de quotas de prélèvements |
| <i>Buriti</i> | Al | Hommes et femmes | <u>Campo buritizal (na mata campestre)</u> | accès libre |
| <i>Abacateiro</i> | Al | | | |
| <i>Tapareba</i> | Al | | | |
| <i>Castanheira do Pará</i> | Al | Femmes, hommes, enfants (en groupes, déplacements en pirogue) | Igarapé Campião où il y a une énorme castanha | accès libre |
| <i>Piquia</i> | Al | Femmes, hommes, enfants | Près de la maison de Domingos (arbre non planté selon eux) ou plus rarement en amont du fleuve (cf <i>iguarapé piquiazal</i> ou aussi appelé <i>iguarapé nana</i>) | accès libre |
| Fruit de l' <i>ingá</i> | Al | Hommes et femmes | mata | accès libre |
| Fruit de l' <i>inajá</i> | Al | Hommes et femmes | campo | accès libre |
| Fruit du <i>mirizeiro</i> | Al | Hommes et femmes | mata | accès libre |
| Graines d' <i>açais</i> | Art | Hommes et femmes | açaizal | accès libre |
| Graine de <i>paxiúba</i> | Art | Hommes et femmes | mata | accès libre |
| Graines de <i>tenteiro</i> | Art | Hommes et femmes | Capoeira/mata | accès libre |

16. Tableau 1 - Extractivisme forestier – pêche – chasse (se poursuit pages suivantes)

| Activités | Usage | Personnes concernées | Lieu(x) | Règles d'accès |
|---|-----------|---|---|--|
| Açaí | Al/Com | Famille voire main d'œuvre extérieure | açaizal sur les rives du fleuve (açaizal da natureza) et ceux plantés ou gérés (<i>açaizal cultivado</i>) | accès libre des açaizais en bordure du fleuve mais pas à ceux plantés ou gérés + pratique de la <i>matança</i> avec les personnes extérieures au village + location de certains açaizais à des personnes extérieures |
| graines d' <i>andiroba</i> (<i>castanha de andiroba</i> : utilisation domestique + vente de l'huile) | Md | Femmes avec ou sans hommes. Prélèvement moyen par famille : 4 sacs de 50 kg (20-30 L/an à 20 RS/L) | Berge du fleuve/mata/Capeoira. | accès libre |
| <i>Breu</i> (vente ponctuelle) | Tech./com | Hommes le plus souvent mais parfois groupes de femmes | <i>breuzal</i> dans la capoeira et mata | accès libre |
| Pêche | | | | |
| Pêche dans le fleuve | Al | Hommes (filet) et femmes (pêche à la ligne surtout, quelques unes utilisent aussi le filet). | Fleuve (<i>peixe do rio</i> : <i>pescada, traira, bagre, piramutabo</i>) Différents endroits du fleuve selon le poisson à pêcher et l'époque de l'année. En été, certains poissons remontent le fleuve fuyant l'eau saumâtre : il faut alors remonter jusqu'à la cachoeira l | accès libre, pas de quota de prélèvement imposé par la communauté |
| Pêche au <i>lago tralhoto</i> | Al | | en été: <i>lago tralhoto</i> (tucunaré, cara, apêarí) | |
| Pêche dans les <i>poços dos iguarapés</i> (ex: jijú) | Al | Hommes et femmes | en été: . Choix du lieu en fonction de "qualité" de l'iguarapé (type de poissons que l'on y trouve) : igarapé Olanda, Igarapé Viviana (le plus loin où Neil soit allé pêcher : 1h de marche) + Poço da Dovina (2 h de marche) | accès libre |

| Activités | Usage | Personnes concernées | Lieu(x) | Règles d'accès |
|------------------|--------|----------------------|---|---|
| Pêche aux crabes | Al/Com | Hommes et femmes | embouchure du fleuve dans les mangroves <i>situés sur la rive gauche du fleuve</i> | pas de restriction mais problème du aux prélèvements de gens extérieurs à la communauté pour le commerce (sur la rive droite du fleuve à l'embouchure). Prix de vente: 10 rs/les 8 à Calçoene, 10 RS/les 3 à Macapá |
| Chasse | Al | Hommes exclusivement | Pas de lieux spécifiques : capoeira, mata, campo hormis la <i>Montanha de buraco</i> (lieu stratégique pour chasser dans le campo) Choix du lieu et de la période de chasse en fonction du gibier convoité (<i>cutia, paca, veado, anta, tatou, porco da mata, etc.</i>) et | Pas de règles de gestion particulières dans le village (pas de quotas) |

17. Tableau 2. Espèces plantées dans les jardins et près des casas de farinha (arbres/arbustes/palmiers et herbes*) dont les fruits sont cueillis pour l'alimentation locale (inventaires dans 4 jardins et 6 abattis)

| | | |
|-------------------|------------------|-------------------|
| <i>Abacateiro</i> | <i>Biribau</i> | <i>Graviola</i> |
| <i>Abiuzeiro</i> | <i>Cafezeiro</i> | <i>Jambueiro</i> |
| <i>Açaí</i> | <i>Cajueiro</i> | <i>Mamoeiro</i> |
| <i>Acerola</i> | <i>Carambola</i> | <i>Mangueira</i> |
| <i>Bacabeira</i> | <i>Coqueiro</i> | <i>Pimenteiro</i> |
| <i>*Bananeira</i> | <i>Cupuzeiro</i> | <i>Urucu</i> |
| <i>Cacaueiro</i> | <i>Goiaba</i> | <i>Vinagreira</i> |

Toponymie

Classification des Igarapés et Vilas par noms (d'aval en amont, d'après carte des habitants).

Légende : **Noms de Plantes**, **Noms d'habitants décédés**, **Noms d'habitants vivants**, **Nom d'événements historiques**, **Nom de lieux-dits/particularités géographiques**, **Noms d'animaux**.

| | | |
|---------------------------------|--|--|
| Igarapé da Francesa | « crique française » selon Coudreau | |
| Igarapé Boa Esperança | Baptisé ainsi par José da Luz en 1895 | |
| Igarapé São Joaquim | Lieu où fut construit l'orphelinat. Le nom de l'igarapé en dérive sans doute | |
| Ig. Do Inajá (ou Inajal) | | |
| Vila Tomázia | Fondé par Tomazia, employée (?) de Barbosa. Venue des Iles (Baillique ?). Occupant actuel : Ubirajara et son épouse, qui ont repris le commerce de Rosende (abandonné dans les années 1980-90) | Tomazia est la grand-mère de Bigo. Son époux était Ramos. |
| Ig. Do Damasceno | | Frère de Domingos |
| Ig. Viracema | Origine inconnue | Lieu où se trouvait le commerce de Vandico, père de Paulo Vieira (actuel factotum de l'ICMBio). Juste à côté se trouve la roça d'un certain Valdir. |
| Ig. Da Roça | | Il s'agissait de la roça de Beneca, qui aujourd'hui vit sur le ramal, à 7 km de Cunani. Elle occupait auparavant l'igarapé do Diogo |
| Ig. Da Dispensa | | |
| Vila União | | Actuellement occupé par une famille de protestants |
| Ig. Do Siriúba | | |
| Ig. Do Timbozal | La pêche au timbó fut pratiquée jusqu'au temps de l'enfance de Domingos | |
| Ig. Do Diogo | | Il s'agit de Diogo Soares, arrière-grand-père de Vaq. Repris par Beneca, qui semble être la mère de Vaq (incertain) |
| Ig. Miquilina Grande | | |
| Ig. Da Miquilina Pequena | | |
| Ig. Tucumam Grande | | |
| Ig. Tucumanzinho | | |
| Ig. Do Meio | | |
| Ig. Itaúbal | Appartient à un certain Dico | |
| Ig. Maria Angélica | Habitante décédée sans laisser de descendance à Cunani | Elle était de la famille d'Edna Cavalcante, épouse de Bigó. Edna est la fille de Manuel Nunes et Veronica Cavalcante. « Nunes » était le nom de son parrain, Juca Nunes, fazendeiro (gado comum) à Goiabal. C'est pourquoi il n'a pas transmis son nom à Edna. |
| Ig. Mané Raimundo | | |
| Ig. Marinheiro | | Appartenait à l'oncle d'Edna du côté du père. |
| Ig. Saco de Farinha | Un sac de farine y est tombé | Appartenait à Fernandes (père de Vaq) |
| Ig. Do Holanda | Se demander si ce Holanda n'est pas l'ancêtre de Vandico, dont le nom véritable est Van Dick | La carte s'accompagne de la mention « Liberéco », dont j'ignore ce qu'elle veut dire. |
| Vila do Cunani | Cunani signifie Tucunaré | |
| Ig. Cemitério | Cimetière de la communauté | |
| Ig. Escurinho | | |
| Ig. Jaranduba | | Appartint successivement à deux oncles de Bigó, du côté paternel : Jerônimo et Fernandco |

| | | |
|------------------------------|---|---|
| Ig. Do Cimitério | Situé sur la rive opposée. Je ne sais de quel cimetière il s'agit | Appartient à Valvik, père de Bigó |
| Ig. Do Barro | | |
| Canto Benvenuto | Le méandre où fut abattu le Baiano Benvenuto, à la suite d'une chasse à l'homme. Les tireurs étaient embusqués "là où se trouve le pied d'avocatier planté par Domingos" | |
| Ig. Da Padeira | | Appartient ou appartient à un certain Boró |
| Ig. Do Campo | | Trois implantations: Catarino (parti à Calçoene sans descendance), Leonide, Dico. |
| Ig. Supriano | Supriano est le prénom de Trajano, fomenteur de la République de Cunani. Mais il peut s'agir de quelqu'un d'autre. | |
| Ig. Do Julião | | Appartient ou appartient à César, père de Sousa, marié à Maruila. Leur roça s'étendait sur tout le cacaoal. |
| Ig. Furo | | |
| Cacual | Il peut s'agir ici du lieu où furent plantés des cacaoyers par les Spiritains ou les Jésuites | |
| Ig. Uguúba | | Appartient à Sr Jucurundu |
| Ig. Puraquê | | Appartient à Barros. |
| Ig. Jutaí | | Appartenait à Gabriel, père d'Osiris, oncle de Bigó. |
| Ig. Campeão | C'est par lui que l'on accède à la castanheira mystérieuse donnant des fruits à dates fixes. Egalement lieu d'apparition de visagens. Enfant enlevé par Oyara. On y entend des bruits de batouque la nuit. "Campeão" car il est différent de tous les autres... | Appartenait à Teresa Campos. C'est au Retiro Campeão qu'a grandi Dona Raimunda dite Mundica et où vécut le « bahiano » Justino. |
| Ig. Bibiana | | Appartient à Sra Bibiana |
| Ig. São Domingos | | Appartient à famille Macedo, celle de Bigó du côté de la mère. On trouve cette famille fortement ancrée jusqu'à la cachoeira do Laguinho. Actuellement le lieu-dit « recanto do Macedo » a été repris par Messias, surnommé Manivela, père de Rosimeire, oncle de Bigó et de João Amâncio (Pição) |
| Ig. Bastião | | Grand-père de Nei, du côté de sa mère. Le lieu est abandonné depuis 40 ans. |
| Ig. Da Cobra | | |
| Cachoeira da Riramba | | |
| Cachoeira do Laguinho | Limite de la marée. Au-delà, la faune aquatique devient d'eau douce. | |
| Prainha | | |
| Ig. Do Mocambo | Lieu indiqué uniquement sur la carte de João, le professeur. | |
| Ig. Do Nana | | |
| Cachoeira da Nanan | | |
| Cachoeira do Guatá | | |
| Cachoeira das Panelas | | |
| Ig. Da Raza | | |
| Cachoeira da Rasa | | Ici était implantés les Cavalcante, grands-parents d'Edna (épouse de Bigó) du côté de sa mère |
| Cachoeira do Jacaré | | |

situé en forêt, réputé être la source de l'Igarapé Holanda (qui serait donc une rivière). Igarapé Ursula : se jette dans l'igarapé Holanda. Igarapé Olímpio : idem. Igarapé Corró (ou Courru) : idem. Monte Corró : là où furent découvertes les tombes indigènes. Laranjeiras : nom d'une ancienne roça de Domingos situé sur le chemin du lac Tralhoto. Pedra Chata : lieu-dit sur le même chemin. Campo Frade : espace de cerrado sur le même chemin. Lac Tralhoto : tralhoto est un poisson d'estuaire de la famille des gobiidés ; il n'y en a pas dans le lac en question.

Vers le nord, on trouve la Capoeira Meruila, dessinée comme très vaste par João le Professeur, et plus au nord la Montanha do Manganês, bordant l'Igarapé Grande qui se déverse dans le fleuve Cassiporé.

Lieux non mentionnés par João : Poço da Dovina, Baixa da Marilza (allusion à des épisodes ponctuels) ; cimetière Senegalo (sa localisation exacte semble oubliée, mais voir Historique : c'est le lieu où reposent les tirailleurs sénégalais accompagnant la commission administrative). L'autre cimetière non mentionné sur la carte est celui qu'évoque Coudreau : celui qui résulte de la refondation de Cunani par Prosper Chaton, comptant en 1880 « 20 ou 30 tombes » ; les habitants actuels n'observent aucune espèce de recueillement à l'égard des tombes encore visible, puisque nous avons pu observer Domingos Damasceno donnant machinalement des coups de pieds à quelques briques émergeant de terre.

Les lieux-dits situés dans les terres ne font pas l'objet d'une dénomination systématique. D'ailleurs leurs noms sont flous et se confondent parfois – ainsi João assimile-t-il le Buraco da Pedra et la Pedra Chata. C'est un lapsus mais il faut comparer à la précision des autres nominations. Les toponymes situés à l'intérieur des terres semblent moins associés à des gens et davantage à des particularités géophysiques

Un fait intéressant est la propension des habitants à utiliser certains arbres fruitiers comme repères spatiaux ou temporels. Bien souvent, la date de plantation est mentionnée, de même que l'auteur de la plantation. Des détails de conversation indiquent que les arbres fruitiers, même distants, sont observés avec attention : un cajueiro (anacardier) situé au bord de la route à 2 km est signalé car il présente cette année une floraison abondante. Les chemins de forêts sont sinueux pour tenir compte de la présence d'arbres intéressants, tel un bacabeirão. Les dénominations liées à ces espèces sont fréquentes : Cacoal (ancienne plantation des Spiritains), Laranjeiras (lieu-dit correspondant à un ancien abattis)...

Si, comme il fallait s'y attendre, la présence de manguiers en bordure de rivière tend à attester les droits de telle famille sur l'emplacement, même à des décennies de distance (ainsi du recanto Macedo, que s'est réapproprié Messias Macedo), on entend fréquemment évoquer des arbres comme point de repère venant à l'appui d'un récit ; ainsi, Bigó raconte l'épisode de la mort du Bahiano Benvenuto et situe les tireurs embusqués « là où se trouve aujourd'hui l'avocatier planté par Domingos ».

Les habitants de Cunani sont donc attentifs aux arbres, plantés ou spontanés, et les intègrent de multiples façons à leur manière de se représenter leur territoire.

Présentation et analyse des Cartes mentales obtenues

Les cartes mentales n'ont pas été obtenues spontanément. Malgré dépôt de matériel chez personnes d'expérience (Domingos, Bigo), aucune tentative n'a été faite par les intéressés, malgré leur préoccupation pour la perte des savoirs locaux. Il a donc été décidé d'organiser un atelier avec l'aide de João, l'instituteur, où toute la communauté (adultes et enfants) étaient conviées. Les participants sont apparus au compte-goutte, les femmes essentiellement, peu d'hommes faisant le déplacement (deux sur les six disponibles).

La présentation s'est faite en accord avec le protocole : évoquant la perte des savoirs, le progressif exode des parents, nécessité pour les enfants d'accéder aux savoirs portant sur les lieux, les gens, ce que les anciens jugent important de transmettre.

On a vu alors se dessiner deux groupes : dans l'un, comportant Nei, Edna, Luis, et Velha, trois feuilles de papier réunies dans le sens de la longueur ont abouti à une représentation assez précise du fleuve et de ses différents bras, en noir et blanc. Il me semble que c'est Nei qui a pris l'initiative d'opter pour les canons géographiques – déjà tentative la veille.

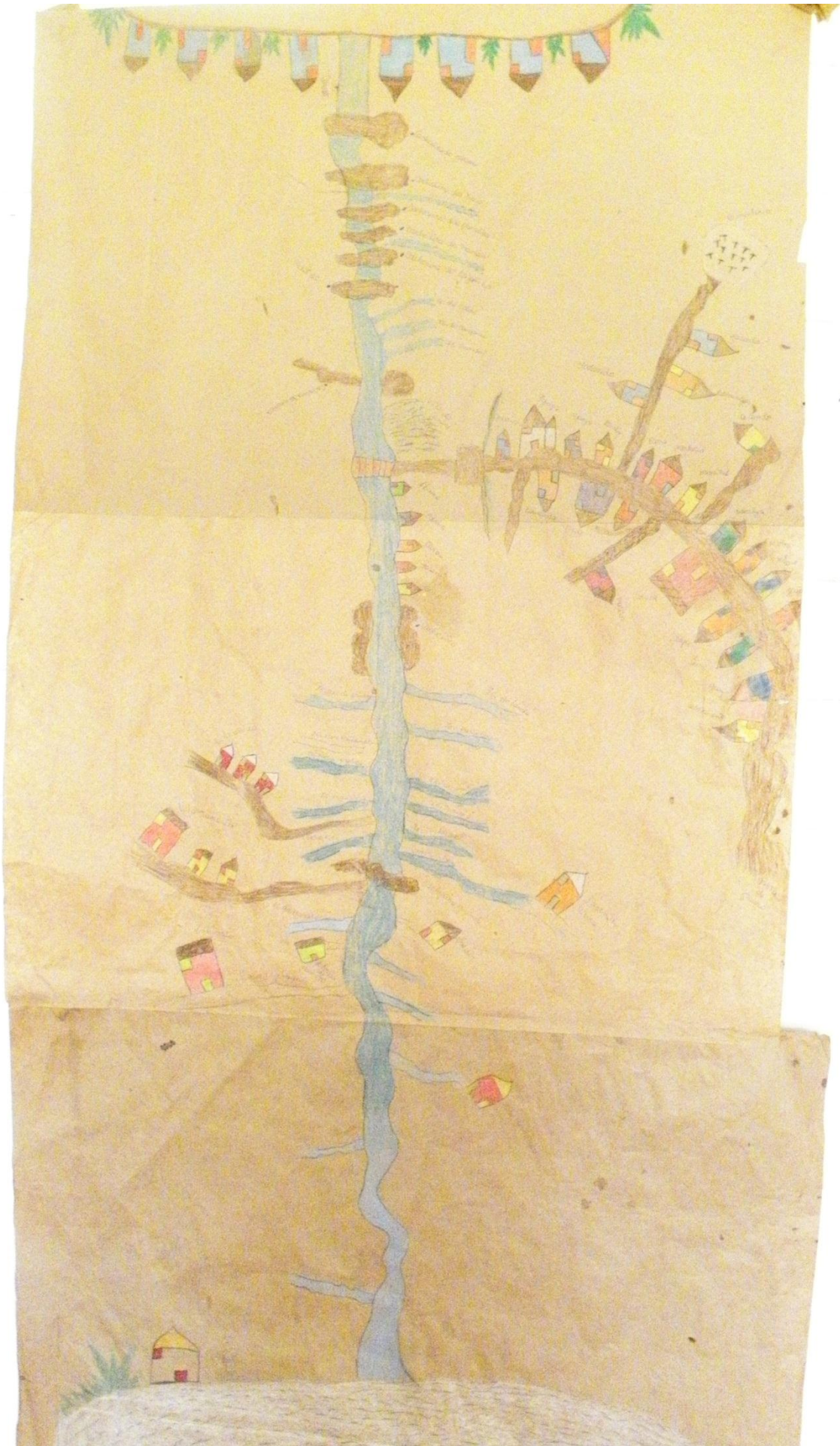
Dans l'autre groupe, constitué d'Olga, Rosa, Cristiane, Graça, Juci, et Celeste, la tentative a également résulté en la représentation du fleuve, mais avec l'accent porté sur les implantations humaines, dont certaines passées (internat). Le résultat fut trois feuilles réunies dans le sens de la longueur, avec une quatrième greffée au milieu, pour figurer la Vila (nom des foyers exclusivement féminins).

Un troisième groupe, constitué de Joao l'instituteur et de visiteurs occasionnels, la représentation s'est appuyé sur les canons cartographiques, rationalisant l'espace pour faire figurer à la fois le fleuve et son embouchure, mais aussi la vila et les roças jusqu'au Tralhoto et au « Monte Manganês ».

C'est le deuxième groupe qui a focalisé notre attention. En effet, Olga s'est sentie très investie dans la réalisation, et quand je leur ai demandé pourquoi elles n'avaient pas représenté les roças ni la forêt, elle m'a répondu que c'est par manque de temps et de papier, mais qu'il n'était pas question d'en rester là. Un groupe de femmes a alors décidé de se remettre au travail, cette fois dans le jardin de Juci, et de refaire une carte plus complète sur deux grandes feuilles de papier kraft fournies par Nei.



19. Réalisation de la carte, à l'école de Cunani, le 27 août 2010.



20. Grande carte dessinée le 27 août 2010 par Olga, Graça et Jucilene. Format 200x80 cm.

Le résultat, esthétiquement très réussi, frappe en ceci que c'est exactement, à peu de chose près, le décalque de la première tentative, mais en plus appliqué. On voit qu'une fois encore le fleuve Cunani a été dessiné exactement au centre, formant l'axe structurant l'ensemble, au lieu d'être légèrement déporté vers la gauche du dessin, ce qui aurait libéré de la place pour dessiner la Vila, la piste d'atterrissage, et nombre de roças (rappelons que la rive sud du Cunani est très peu exploitée par les habitants). Il faut donc admettre que la représentation symbolique de l'espace repose sur l'extension du fleuve, les représentations d'habitat humain se « pliant » littéralement à cette exigence (voir représentation Vila do Cunani sous forme d'une rue en courbe).

D'autre part, la carte représente le fleuve dans presque toute son extension (90km) puisqu'y sont figurés aussi bien l'embouchure (comportant l'unique personnage anthropomorphe, le roceiro de la fazenda) jusqu'à l'assentamento Carnot, stylisé en un alignement de cinq grandes maisons identiques séparées par des jardins. Carnot, berceau de la civilisation ? Ce qui frappe, évidemment, est que la carte *ne figure pas Calçoene*, ni la forêt, ni les roças. Or Carnot est tout à fait secondaire par rapport à Calçoene, étant peuplé essentiellement de maranhenses et de quelques rares cunanienses (famille de Souza)...

On peut en inférer l'hypothèse suivante : les habitants de Cunani pensent leur communauté comme embrassant le fleuve, se confondant avec lui. Ils seraient en cela considérés comme une population *ribeirinha*, où la dispersion de l'habitat le long des rives est compensée par une circulation permanente et un grand nombre fêtes (Espirito Santo, Maria, Raimundo, Benedito, Trindade...) donnant lieu à réunion, rencontres, mariages, etc.

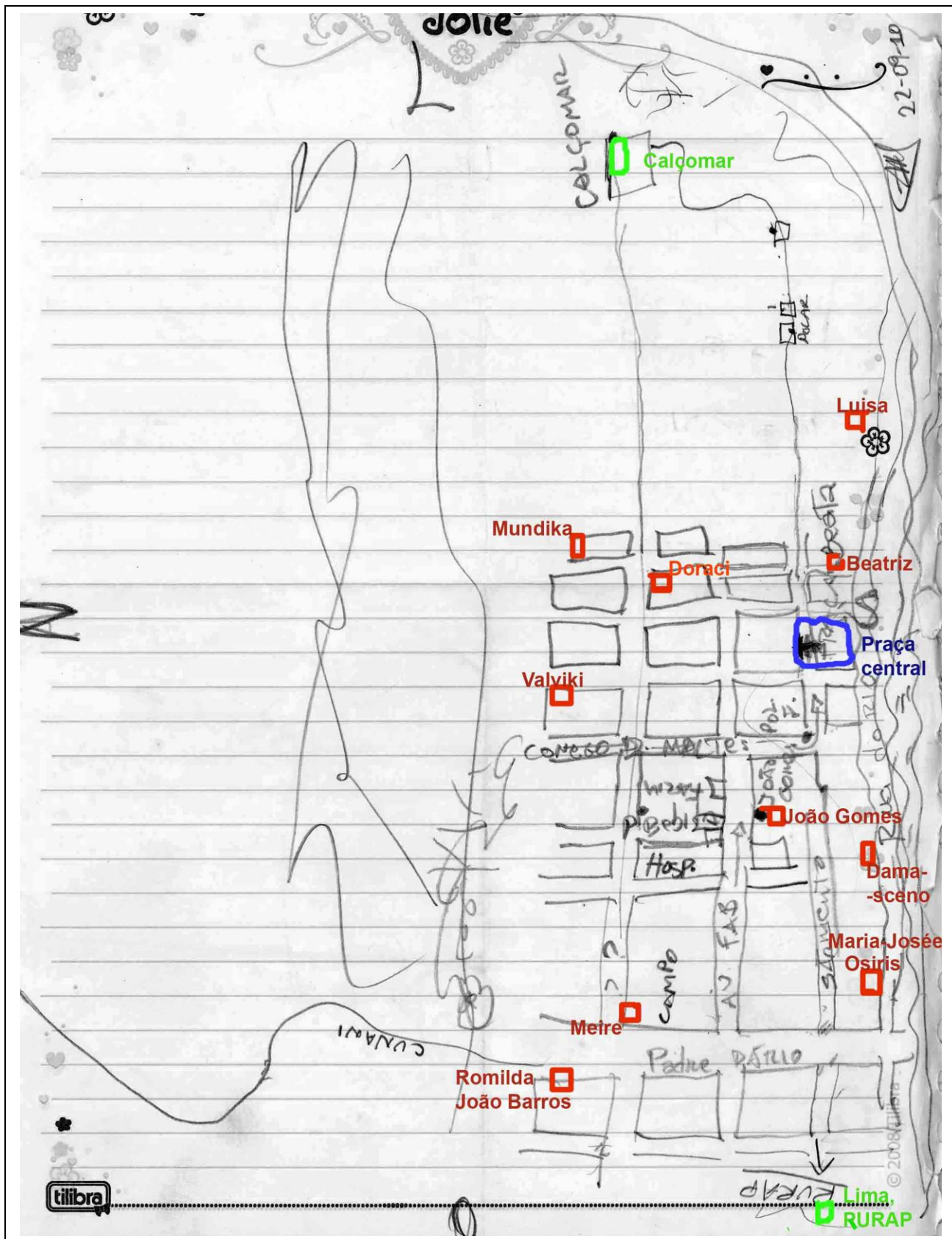
De ce point de vue, on ne peut affirmer que Calçoene serait perçue comme une extension naturelle de Cunani, bien que la majeure partie des habitants de Cunani y résident et/ou y possèdent une maison. En effet, selon Valviki Chagas, 1/3 de la population de Calçoene est cunaniene, estimation quelque peu exagérée, sauf si l'on tient compte du fait que serait « fils de Cunani » toute personne née, à Calçoene, d'un ancien habitant de la Vila en question.

Espaces d'usages et migrations

Après la période de peuplement vient celle des départs, principalement vers Calçoene, Macapa, Oiapoque, Vila Vitória et Cayenne, principalement pour des raisons économiques.

A Calçoene, il n'y a pas de regroupement de la population dans un quartier en particulier, tel que nous le postulions à l'origine, mais plutôt un regroupement des familles par rues (Fig. 17). Doraci a mentionné le fait qu'elle s'installait à côté de sa mère Mundika pour s'occuper d'elle. Plus globalement, les plus anciens résident dans la première couronne du centre urbain – à l'exception des Vieira localisés dans la deuxième couronne. Parmi les autres formes de « stratégies résidentielles », citons celle de João Gomes : « *en face de la pharmacie, au cas où et pas trop loin des bières !!* » - rendue possible par la revente à Osivaldo (fils de Valviki) de son terrain à Cunani :

« Ils faisaient la roça pendant un certain temps et au moment où ils ont décidé de partir, ils ont donné la plus petite moitié de la terre à Bigo et après que sa femme est décédée, il y a 15 ans, il a vendu le restant du terrain à son frère ».



21. Carte de Calçoene par João Barros (prof.), réalisée à des fins d'orientation : localisation de nos interlocuteurs situés à proximité du centre .

A l'origine, les migrations sont motivées par la formation des enfants et/ou adolescent. En effet, pour Damasceno, mais aussi Valviki, c'est pour l'éducation des enfants que les familles ont migré, le manque d'emploi à Cunani étant également invoqué. Manoel Ramos Damasceno, João Barbosa, Osvaldo Macedo, Joao dos Santos Gomes, Orivaldo Macedo Chagas, Baio Vieira sont allés travailler à Cayenne, exerçant respectivement les professions de charpentier, orpailleur, ouvriers dans une usine de boisson (pep's), à Degrad des Cannes et jardinier pour le dernier.

Mon mari (João Barbosa) y est allé pour gagner un peu d'argent parce qu'à cette époque on n'avait que la roça. Donc il est allé là avec Joao Vieira, il avait une embarcation. Il disait qu'il ne ramenait pas de l'argent, qu'il ramenait surtout des « choses », des tissus pour faire des vêtements, il ne pouvait pas ramener des francs (la monnaie de l'époque). Il y est resté 6 mois, une seule fois, et beaucoup de gens de Cunani y sont allés et y sont restés plus d'un an. Le mari de sa fille Ranolfo y est allé plusieurs fois. (Mundika)

Le réseau familial et d'interconnaissance a permis aux générations successives de trouver du travail en Guyane. Cependant, les migrations s'échelonnent sur des séjours répétés de 6 mois à 2 ans, et ce, sur une période de 5 ans dans la trajectoire de chacun de ces hommes. Pour les femmes, les migrations sont conditionnées par des formations dans le domaine médical – Edna ou Olga, retournées vivre à Cunani, ou Romilda, employée à Calçoene – ou de l'éducation nationale, comme ce fût le cas pour Basilia Alves, Rosemeire Damasceno, Velha Macedo Alves. Deux constats : les femmes nées dans les années 30, ont eu entre 5 et 10 enfants, ont travaillé « à la maison » ainsi que dans l'agriculture – à l'exception de Basilia, ne pouvant avoir d'enfants. Celles qui sont nées dans les années 60 ont entre 3 et 5 enfants – à l'exception de Meire qui en a eu 9 – et se sont formées à des emplois plus qualifiés. Ainsi, pour les deux sexes, la migration est synonyme de mobilité sociale. L'essor industriel, la consommation plus massive sont également à mettre en lien avec les migrations.

Les migrations de retour

La seule à s'être véritablement « réinstallée » à Cunani est Marisa Ramos Damasceno, à la suite de son accident survenu en 2006. Aucun autre cunanien n'est retourné à Cunani, et les seuls migrants de l'extérieur sont João Barros de Lima, nommé instituteur il y a 15 ans et ayant épousé une native, Romilda, fille d'Osiris Vilhena. Certains habitants de Calçoene effectuent des retours réguliers, en dehors des fêtes, telle Velha, administratrice de l'Ecole, ou Eliel, neveu de Bigó, qui y effectue des travaux saisonniers (cueillette d'açaï, récolte de manioc), et occupe la fonction de gardien de la base de l'ICMBio en alternance avec Rosa et Luis.

Les visites s'effectuent principalement à l'occasion des fêtes de São Benedito (proche de Noël) et Santa Maria (août). Elles scindent le calendrier annuel en deux phases, permettant aux familles de se réunir.

La faible pension de retraite est un frein sérieux aux séjours réguliers. Calculée sur les années de cotisation, elle avoisine 130 réaux pour les femmes et les personnes ayant principalement travaillé sans être déclarées et peut s'élever à 700 pour les hommes, à condition qu'ils remplissent les exigences administratives (sécurité sociale). L'état du ramal nécessite d'affréter un pick-up, pour un aller/retour oscillant entre 400/500 réaux – il est en effet quasi impossible pour des personnes âgées d'emprunter les mototaxis (à l'exception de Mundika).

Luisa est la seule à regretter la vie de Cunani, « uma vida melhor ». Paradoxalement, elle dit ne plus pouvoir y retourner, cela en raison du coût de transport, mentionné précédemment. Pour d'autres (Beatriz) Cunani est « muito acabado » ou « Cunani já foi ».

« *Como diziam os mais velhos, Cunani é o lugar pra criar os filhos* » (Mundika). On peut ajouter que la Vila est aussi un refuge, ainsi de Marisa, défigurée par un accident de voiture, ou des personnes dont les enfants sont handicapés : ils peuvent compter sur la solidarité des habitants de Cunani, et sur l'abondance des ressources alimentaires, que l'on peut aisément partager. Notons toutefois que le cimetière local, désormais, n'accueille plus personne, en dépit de la piété qui lui est associée : les vieillards meurent à Calçoene et y sont enterrés, ce qui laisse augurer d'une progressive déprise de l'ancrage local, la « dernière demeure » étant délocalisée...

Migration et lien au territoire

Quelles attaches les migrants conservent-ils avec leurs anciens usages de la terre ? Nous avons systématiquement demandé s'ils/elles avaient une roça et seule Doraci, après sa migration à Calçoene, continue à entretenir un jardin : « *Ils avaient une roça à Lourenço où depuis Calçoene, ils allaient faire la roça les week-ends* » et elle retourne la terre encore aujourd'hui, estimant cela plus bénéfique pour sa santé que de faire de la gymnastique à l'association des personnes âgées. Pour ce qui est des autres personnes entretenues, le lien avec la terre est quasi absent et il semblerait que les enfants prennent le relais (seul le fils de Beatriz est dans ce cas) afin d'aider lors de la période de l'açaí.

Perspectives envisageables

Les agents de l'ICMBio ne nous l'ont pas caché : le statu quo, en termes de politique de conservation, est avantageux. Tant les incertitudes liées à la délimitation finale du quilombo que l'état déplorable du ramal Calçoene-Cunani sont des obstacles posés aux invasions, colonisations, expéditions de chasse ou pêche en provenance de l'extérieur. Ces deux obstacles ne dépendent pas de l'ICMBio : la délimitation relève de l'INCRA dont la précipitation, en 2004, a entravé le processus, et l'entretien de la route dépend de la Mairie de Calçoene ; manifestement, malgré le nombre important de cunaniens résidant en ville, ceux-ci ne parviennent pas à exercer collectivement une pression suffisante pour voir l'intérêt de leurs parents pris en compte.

Caractérisation culturelle, maintien de la tradition : concernant la cohésion communautaire, et le lien maintenu entre résidents de Calçoene / résidents de Cunani, un détail intéressant, qui nous a été livré par Rosa, est le suivant : depuis trois ans, le Secrétariat d'Amapa aux Minorités verse une subvention de 5000 réaux pour l'organisation de la fête de Marie (15 août). Cette année, la subvention n'a pas été versée et la fête a été retardée, du 15 au 28 août, puis du 28 août au 3 septembre, sans que nous sachions si la fête a déjà eu lieu. C'est Rosimeire qui est supposée recevoir et gérer cette subvention. Or cette fête est (ou était) l'occasion de resserrer les liens sociaux en résidents et ex-résidents de Cunani ; le santo ou la santa (festeira) passait, à Calçoene, de maison en maison pour recueillir du beurre, de la farine, des œufs, et autres ingrédients, afin de confectionner les plats vendus en leilão le jour de la fête, à Cunani. Il semble que la perspective d'une subvention ait rompu cette tradition, les citoyens de Calçoene ne se sentant plus en devoir de contribuer à la fête, à présent qu'elle est financée. La politique de l'Etat visant à maintenir à toute force, et par une politique interventionniste, des traditions locales, en détourne le sens originel et peut aboutir au mieux à les folkloriser, au pire à les interrompre en cas de défaut de subvention.

Un autre exemple intéressant est celui d'une demande de financement d'un nouveau centre communautaire, servant à la fois de lieu de réunion et de manifestation culturelle. Le professeur João, résidant à Cunani depuis treize ans, a pris la tête de l'association des remanescences de quilombos. A ce titre, il est l'interface entre le secrétariat aux minorités, les différentes ONG locales liées aux quilombolas, et la communauté elle-même. João m'a révélé

qu'il avait obtenu, pour la communauté, outre un camion de transport et une casa de forno, un nouveau centre communautaire sous forme de *maloca*, qui serait construite à côté de l'église. Le montant de cette construction (déjà débloqué) est de 150.000 réaux. Sans porter de jugement sur la gestion de João, on peut faire deux commentaires : le premier est la nécessité dans laquelle se trouvent les responsables d'association de réclamer des choses concrètes ; par défaut d'imagination, le choix se porte généralement sur un centre culturel dont la durée de vie (si j'en crois mon expérience), sera limitée ; l'autre commentaire porte sur le choix de la maloca de tradition indigène, qui dans ce contexte vaut signe de la différence culturelle entre Cunani et la région alentour. Malheureusement, cette forme architecturale, placée près de l'Eglise, décaractérisera certainement la rue principale, construit sur le modèle de l'aldée jésuite. Pour João, une maloca est synonyme de cachet et renvoie à une ascendance différenciée : elle vaut pour ce qu'elle signifie en termes interethniques, et non simplement ethniques.

Enfin, le programme « Minha Casa, Minha Vida », lancé par le Gouvernement Fédéral en 2009, consistant à fournir aux habitants des petites communautés du matériel standard pour la construction de maison en dur, risque d'achever de détruire la Cunani ancienne par le remplacement des maisonnettes en bois, aux cuisines sous appentis, par des maisons en brique, toutes identiques.

Economiques

Concernant les perspectives économiques, la communauté s'est trouvée face à deux opportunités :

La première est celle de l'écotourisme ou tourisme équitable relevant du programme Tartaruga Imbricata. Ce programme faisant long feu, nombre d'habitants n'y croit plus vraiment et se sont désinvestis de la question. La défenseure la plus fervente de ce programme est Rosemeire, résidant à Calçoene, qui fit partie de la mission organisée par l'IBAMA à Roura. Selon Bruno Soligon, la venue de touristes à Cunani est rendue difficile pour trois raisons : difficulté d'accès, intérêt touristique, comportement des habitants.

- difficulté d'accès : par la mer, les visites sont tributaires des horaires de marée ; par l'amont du fleuve, la descente en kayak prend plusieurs heures, trop longtemps pour qu'elle soit viable ; par la route, les déplacements sont tributaires de la pluviosité.

- Intérêt touristique : la Vila, certes pittoresque, ne comporte qu'une église somme toute modeste ; les traces du passé républicain sont inexistantes, il faudrait les reconstituer ;

- Comportement des habitants : selon Bruno Soligon, une visite d'essai effectuée au temps de la récolte d'açaï (entre février et juin) s'est vue confrontée à des habitants ivres, et cette beuverie dura le temps que dura la visite. De notre côté, nous n'avons pas observé un tel comportement (ceci expliquant peut-être cela).

L'autre perspective est celle de la coopérative d'extraction d'açaï. Rappelons que l'açaï est, depuis au moins 5 ans (depuis 2005), considéré comme de « l'or noir » : le prix du sac a quasiment doublé en trois ans, sachant qu'il varie également entre le début et la fin de la saison, selon l'abondance de la récolte. Les sacs de 50 kg sont vendus sur place environ 50 à 60 réaux et revendus à Calçoene pour 170 Reais et plus chers encore à Macapá (entretien Lima, RURAP).

Mais la main d'œuvre nécessaire à la récolte a changé de dimension avec l'engouement mondial pour cette baie. Les « peconheiros » (utilisant la peconha, cercle de tissu maintenant les pieds et permettant de grimper au tronc). Certains habitants appellent à la rescousse leurs enfants ou parents proches durant la saison ; d'autres – c'est le cas de Bigo – recrutent de la main d'œuvre étrangère à la communauté, rémunérée au sac, incitant ainsi à quelque débordement ; d'autres enfin, comme Célio, désormais résidant à Calçoene et n'ayant plus d'attache à Cunani, « arrendam » (allouent) leurs açazais à des atravessadores, qui vont se charger de l'exploitation et du transport – comme Lidio, principal transporteur grâce à son puissant pick-up. Le même Lidio, résidant de Calçoene, a acheté un certain nombre de terrains riches en açaí sur la rive sud du Cunani, et contrôle donc une partie de la production ainsi qu'une partie du transport ; cela fait de lui un personnage incontournable pour la fixation des prix et la réussite, ou la perte, de la récolte.

La décision de former une coopérative correspond à la volonté locale de se passer des atravessadores et de négocier un prix avantageux sur la baie brute. Rappelons que l'açaí doit passer par une transformation dans les trois jours s'il doit conserver ses qualités. Les principaux acheteurs se trouvant à Macapa, l'idée est de vendre la production à un tel acheteur, à charge pour lui de transporter la récolte.

Une première tentative (remontant à cinq ans ou moins) a échoué par le détournement des cotisations par un gestionnaire indélicat ; la nouvelle tentative, portée par Domingos et son fils Nei, risque d'être confrontée au même problème si n'est pas recruté un gérant de qualité. Rosimeire semblerait une personne indiquée, mais elle paraît très investie dans la question du tourisme.

La réussite d'une telle coopérative – dont on ne peut préjuger – poserait un problème identique à celui que nous avons rencontré à Iratapuru : la juxtaposition, avec nécessité d'ajustements permanents, d'une association d'habitants, liés par leur appartenance géographique, et d'une association commerciale, liée par des intérêts économiques. Une telle juxtaposition pose des problèmes complexes de gouvernance et d'affiliation, dans la mesure où l'on peut être membre de la coopérative, mais pas de la communauté, et vice-versa.

Perspectives d'avenir

Les perspectives d'avenir de Cunani sont donc complexes, et peuvent aller dans trois directions au moins :

- tous les projets économiques échouent, le déclin de la vila suit son cours jusqu'à extinction du dernier habitant, ou la vila se transforme en petite implantation familiale de type sítio.
- Les projets économiques réussissent, et commence alors une phase plus délicate d'ajustement aux intérêts économiques nécessitant rigueur et constance dans la production ; les modes traditionnels de décision cèdent la place à une direction en charge de la gestion de la coopérative (par exemple).
- Le quilombo est officialisé, commence alors un processus d'invention de la tradition induit par la folklorisation : le secrétariat aux minorités, pilotant à distance les manifestations culturelles, influence leur contenu dans le sens d'une africanisation ; le mouvement touristique provoqué par l'institution de manifestations culturelles entraîne un retour à la vila de certains habitants de Calçoene, travaillant comme intermittents. Les enfants poursuivraient de toute façon leur scolarisation à Calçoene.

Les perspectives esquissées ici reposent sur l'expérience de différents terrains (Monte Pascoal, BA ; TI Uaçá, AP ; RDS Iratapuru, AP ; Mamirauá, AM ; Ouro Preto do Oeste, RO) ; elles ne sauraient limiter le champ des possibles.

Chronologie

| Data ou período | História regional | História local | Tradição oral | Fonte bibliográfica |
|---|--|---|---|--|
| Período ameríndio (fase Aristé) Pré e Pós colombiano | | Índios desconhecidos (provavelmente aruak) cavam túmulos em forma de bota. | Missangas e túneis | Goeldi et al. |
| 1817 | Tratado de Utrecht | Définit frontière Guyane/Grao Para no rio Oyapock | | Voir Coudreau 1889 |
| Séc. XVII e XVIII 1777 | Jesuítas franceses criam Cunani (1777) e Macari (1781) para abrigar indígenas. As missoes são extintas em 1791 (após revolução francesa) | Fundação Gouanany 1777 Plantação Cacau | | Francinete p.53 Touchet Coudreau 1886-1887 p.59 |
| 1822 | Império | | | |
| 1841 | | Colonização oficial bloqueada até resolução conflito | | Coudreau 1886-1887 |
| 1848-1888 | Abolição na França em 1848, até abolição brasileira em 1888 | A abolição na França motivou fuga de muitos escravos brasileiros, entre os quais Trajano 1870?, já que o tratado de restituição recíproca era caduco A região do Cunani se povoa de mocambistas, o que provoca conflitos com os brasileiros, por exemplo em 1884 (motim provocado por Vasconcelos) | Período dos Baianos ? → “ponta ou canto Benvenuto” “Vieram de barco pelo rio Cassiporé, varraram até aqui pelo ramal. Estupravam, brigavam” Dona Mandica: vieram de barco pelo rio Cunani. <i>Não sabemos se esses baianos eram fugitivos ou homens a serviço dos donos de escravos.</i> | Coudreau 1889, p.401-403 Francinete p.70 (sur Trajano) Francinete p.57, cit. Du Réau |
| 1858 | | Nova fundação do Cunani pelo vice-consul da França em Para (Belém), Prosper Chaton, para servir de base aos garimpeiros | | Plano de manejo Ibama p.46 citando Sarney e Costa |
| 1884 | Missoes científicas lançadas pela França e pelo Brasil. Coudreau é membro dessas expedições. | - Viagem e excavações de Coudreau: descobre túmulo debaixo igreja, coberto por laje granítica. - Segundo Coudreau, em 1886, 300 moradores na vila, três | “Tinha um túnel debaixo da Igreja” (Olga, Bigó, Domingos, Edna), “com uma laje cheia de inscrições em latim” (Bigó, Edna), “ninguém sabe se era suspiro de cobra ou túnel | Goeldi (sobre Coudreau) Francinete p.64-65 Coudreau 1886-1887 p.387 sq. Coudreau 1889 p.401-403 Gros 1887 p.210-222 (citando Coudreau) |

| | | | | |
|-----------|---|---|--|--|
| | | comércios, importações diretas da Europa, 600 habitantes em volta da Vila, tendo duas casas. Os principais são Trajan, Demas, Vasconcellos (negociantes) e Guignes (aventureiro) - Provável origem do cemitério sem nome, atrás da igreja, com jazigos de concreto e alvenaria. | mesmo” (Domingos), | |
| 1885-1888 | “República do Cunani” | Ex-escravo, capitão Trajano, quer passar sob autoridade francesa. | | Francinete Coudreau Sarney e Costa |
| 1893 | GF define “placers” (lotes de garimpo) na região de Calçoene. Aventureiros da Guyane, Suriname, Guyana, Antilhas invadem a região, provocando perturbações. Perto de 8000 pessoas vindas do Norte | | Episódios de violência relatados pelos moradores? | Francinete p.67-68// 95-97 |
| 1895 | Eventos de Amapá, prisão de Trajano (testemunhos: José da Luz e Mme Coudreau??), triumvirato de Cabral. Os brasileiros começam expedições exercendo violência nas vilas não brasileiras, esp. Indígenas. Cabral incentiva migrações do sul: Para e até Piauí. | Expedição arqueológica Goeldi et al. Descobrem dois túmulos. no monte Corro, com vasos funerários. Naquela época, a vila teria 300 moradores Novo prefeito: José da Luz Sereja. Passou do lado brasileiro, rebatizou um conjunto de carbet alugados de “francesa” para “boa esperança” (ver mapa Igarapés) Vasconcellos é prefeito de Calçoene mas família morta por vingança (por ele ter sido cúmplice na prisão de Trajano) | “O túnel desembocava no Monte Corro” (Domingos, Bigó) Osiris: meu bisavô José da Luz viu os franceses (???) | Goeldi, 1900 Goeldi, relatório, in relatório José Luis Sarney e Costa, p.133 sq. (très détaillé) Francinete p. 119; 123-124; 127 |
| 1897-1900 | Criação comissão mista de administração para pacificar a | Delegação francesa dirigida por Drujon, com 45 atiradores | Origem do cemitério Senegaló (chamado de Cantagalo por | Francinete p.166-167; 170; 177; 181; 185; 205 |

| | | | | |
|---------------------------------|---|--|---|--------------------|
| | região, cheia de aventureiros de toda origem. | senegaleses e índios palikur. Os senegaleses e os palikur morrem de beriberi, varíola e malária | Olga) | |
| 1900-1945 | Resolução contestada a favor do Brasil. Início colonização Amapá acima do Araguari. Os garimpeiros brasileiros, entre outros o famoso Lourenço, assumem controle na região. | Provável origem da Fazenda Barbosa, na Foz do Cunani? Provável criação do Internato São Joaquim? Início imigração “das Ilhas” (Bailique, Soure, Marajó, Vigia) | “Barbosa vinha de Marajó, tinha outra fazenda lá. Além disso, tinha submarinho e traficava com os Alemães” (Bigó) | Francinete p.95-97 |
| 1900 (data arbitrária) até 1974 | | Durante esse período, o comércio marítimo e fluvial provoca trocas intensas no percurso Belém-Caiena. Implantação provável de fazendas ao longo da costa, para exportação de gado em pé. | Período dos marreteiros, comerciando de Belém até Caiena (até 1973, segundo Edna). Os moradores do Cunani vivem do comércio - de penas (garças e guará) - peles (jacaré, onça, onça maracaj’a, ariranha – caça praticada por Domingos e Bigó)), gordura e carne de peixe boi. - trocam também breú, farinha, feijão, cacau, café, jerimum com os marreteiros. - Existe também uma serraria em Vila Velha (pai do Domingos trabalhou lá) - Usina de extração de pau-rosa em Calçoene? (verificar data e fonte) | |
| 1939 | | Data sugerida para criação da Escola da Vila de Cunani. Fonte? | | Fonte? |
| 1943 (13 setembro) | Criação TF Amapá pelo Capitão Janary Gentil Nunes (governador de 1944 a 1955, frère de Coaracy) (em 1956 devient président de la Petrobras. 1962, élu député | Data alternativa de criação da Fazenda Barbosa (por Enéias) e do internato (por Raul e Estelita, vindos de Belém, ligados a Enéias Barbosa) | Barbosa manda vir empregados do Marajó, funda escola, oferece terreno (Reduzio) à empregada (ou afilhada) Tomázia (Fonte Ubirajara) | |

| | | | | |
|-----------|--|---|---|---|
| | fédéral de l'amapa) Son successeur crée dix écoles dans l'intérieur | | | |
| 1960 | | Data provável do fechamento do internato (os parentes de Souza e outros estudaram lá) - Atividade econômica: extração de madeira (Vila Velha), esp. Pau Rosa (Calçoene); peles de felinos e répteis. | Data sugerida por Marilza para Fundação da Escola na Vila, o que teria levado ao agrupamento das famílias até então espalhadas ao longo do Rio Cunani | Moradores (Domingos, Bigó, V.doc Calçoene) |
| 1970-1980 | Abertura da BR156 Isso afeta profundamente a dinâmica territorial do Norte do Amapá. Crescimento do município do Oiapoque, declínio do comércio marítimo e fluvial, doravante orientado para a pesca marítima e de estuário | Declínio geral das vilas enclavadas como Vila Velha ou Cunani. Muitas trocas tradicionais – especialmente de Vila Velha com os Índios de Kumarumã – são desativadas. Os Índios se organizam, se focalizam sobre o território Uaçá e reorganizam o comércio de canoas, farinha, etc, em direção da cidade do Oiapoque. Os Galibi Marworno constroem seu primeiro barco de transporte em 1978. A aliança com a FUNAI leva a desprezar os ribeirinhos que não se reconhecem como índios (esp. Vila Velha) | A população do Cunani começa a diminuir, por causa da escola: a partir da 5ª série, as crianças vão para Calçoene. O fim do comércio de pele (Convenção de Washington - CITES) afeta a economia local. | V. Relatório FK/IBAMA |
| 1980 | Criação PARNA Cabo Orange. Os efeitos sobre a circulação de pescadores serão progressivos | Taperebá, Cunani e Vila Velha encontram-se enclavadas e sem recursos. Começa então o processo de busca de alianças institucionais (INCRA, FUNAI) para criar um contrapeso ao IBAMA. | Hermogenes vai trabalhar nos garimpos de Lourenço. | Kohler (2007), ICMBio, palavras de moradores. |
| 1985 | Criação assentamento Carnot. Navegável até Cunani (6 horas a remo) | Esse período (de 1975 a 2000) é provavelmente o pior que viveu a gente do Cunani, sem outra | | Palavras de moradores |

| | | | | |
|----------------|---|---|--|--|
| | | alternativa senão produzir farinha e vendê-la em Calçoene passando pelo igarapé água doce. | | |
| 1987 | | Abertura ramal Cunani-Calçoene. O custo do frete, esp. Período de Chuvas, torna impossível qualquer benefício. | | Palavras de moradores |
| 2000 (aprox.) | | Início da era do açaí como recurso. (já muito usado para consumo próprio) | | |
| 2004 | O INCRA decide lançar processo reconhecimento quilombo, com muita celeridade, baseando-se na “gleba Cunani”, terra devoluta parcialmente sobreposta ao PARNA. | A associação dos moradores e agricultores de Cunani se transforma em “Associação dos remanescentes do quilombo do Cunani”. Os moradores e membros da associação assinam documento declarando origem escrava. | | Documentação INCRA |
| 2005 em diante | - O açaí se transforma em produto chave do comércio nacional e internacional - O IBAMA lança projetos de integração das comunidades do entorno através do turismo justo. | Tentativas de criar cooperativas, fracassadas por falta de intermediários de confiança - Membros da comunidade participam do projeto turismo justo, João Amâncio e Rosemere em particular. | | |
| 2010 | O êxodo para Calçoene continua | Fora o período do açaí, os moradores não têm atividade extrativa (a não ser para consumo próprio) e vivem de pensões e salários. | | Cf Domingos (técnico responsável motor), Olga (agente de saúde), Rosa (vigilante base ICM), Luis (vigilante base ICM), Graça (merendeira), Edna (enfermeira), Maria José (aposentada) e Osiris (aposentado)... |

Bibliographie

- CARDOSO Francinete do Socorro Santos, 2008, *Entre conflitos, negociações e representações. O Contestado Franco-Brasileiro na última década do século XIX*, Belém, UNAMAZ-NAEA-UFPA.
- CAVIGNAC Julie, 2003, "O tempo dos holandeses: imagens discursivas, paisagem e monumentos de um passado esquecido", Comunicação apresentada em 2003 no seminário "memória" - DAN - UFRN/CCHLA, s.n.
- CAVIGNAC Julie, 2004, "Retóricas do olhar e tramas da narrativa. Historicidade e mitografia em Nísia Floresta (RN)", Communication, rencontre de l'ANPOCS, s.n.
- CAVIGNAC Julie, 2005, "Um mundo encantado: memória e oralidade como patrimônio imaterial" in : *Carnaúba dos Dantas, terra da música. Inventário do patrimônio imaterial de uma cidade do sertão do Rio Grande do Norte*. C. dos Dantas: Petrobras Cultural / Carnaúba dos Dantas, 2005
- COIROLO Alícia Durán, CAVALCANTE Antônio R., MALATO Roberto C., PACHECO Vinícius de A., 1997, "Homenagem a Emílio Augusto Goeldi no Centenário do descobrimento do sítio arqueológico do Rio Cunani", *Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi – Série Antropologia*, vol.13(1), pp.27-62
- COUDREAU Henri A., 1886-1887, *La France Equinoxiale*, Paris, ed. sn,
- COUDREAU Henri A., 1889, « Le Counani et le Mapa », *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, 7^e série, tome 10, 1^{er} trimestre, pp.396-424.
- DU REAU Tancrede, 2000, *L'affaire de Mapa et le contesté franco brésilien : dernières prétentions françaises en Amérique du Sud (1889-1901)*, Mémoire de maîtrise d'Histoire
- GOELDI Emilio Augusto, 1900, "As cavernas funerárias artificiaes de Indioshoje extinctos no Rio Cunany (Goanany) e sua ceramica", in *Excavações archeologicas em 1895 executadas pelo Museu Paraense no Littoral da Guyana Brasileira entre Oyapock e Amazonas – 1^a parte*. Belém, *Memorias do Museu Goeldi (Museu Paraense) de Historia Natural e Ethnographia*.
- GOMES Eduardo Lima dos Santos, 2010, "Turismo no entorno do PARNA do Cabo Orange, amapá: desafios à sustentabilidade socioambiental", in SIMONIAN, pp.255-256
- GROS Jules, 1887, *Les Français en Guyane*, 7^e éd. Paris, Picard
- HELL Bertrand, 1994, *Le Sang noir – Chasse et mythe du sauvage en Europe*, Champs, Flammarion
- HURAUULT Jean, 1965, « La population des Indiens de Guyane française. I. Vue historique générale », *Population*, 20^e année, n°4, 1965 pp. 603-632.
- KOHLER Florent, 2007, "Parna Cabo Orange : um sobrevôo antropológico", rapport de synthèse, commande ICMBio.
- KOHLER Florent, 2009, « Du caboclo à l'indigène : réflexions sur l'ethnogenèse au Brésil », *Journal de la Société des Américanistes*, 95-1, pp. 41-72
- PARNA CABO ORANGE 2008 Plano de Manejo
- QUEIROZ Jonas Marçal de, 1999. « História, mito e memória : o cunani e outras repúblicas », In GOMES Flavio dos Santos, *Nas terras do Cabo Norte. Fronteiras, colonização e escravidão na Guiana brasileira, séculos XVIII, XIX*, pp 319-347.

- SARNEY José e COSTA Pedro, 1999, *Amapá: a Terra onde o Brasil Começa*, Brasília, ed. do Senado
- SIMONIAN Lígia T.L. (org.), 2010, *Políticas públicas, desenvolvimento, unidades de conservação e outras questões socioambientais no Amapá*, Belém, Editora do NAEA/MPEAP
- THEBIA Marie-Claude, *Les spiritains : la Mission de GF, 1777-1894*, Maîtrise d'histoire. Juin 1989
- TOUCHET Richard, 1993, *Le Contesté Franco-Brésilien (1893-1900) – de la découverte de l'or à Carsewène à l'arbitrage de 1900 – Mémoire de maîtrise*

Table des illustrations

| | |
|---|----|
| 1. Plan de situation réalisé par l'équipe du Parna Cabo Orange..... | 1 |
| 2. Vue aérienne Cunani (Archives Parna Cabo Orange)..... | 2 |
| 3. Gravure illustrant l'article de Goeldi (1900)..... | 4 |
| 4. Carte du fleuve Cunani réalisée par Elsa Lacascade..... | 5 |
| 5. Carte présentée par le Baron Rio Branco à l'appui des demandes brésiliennes..... | 6 |
| 6. Superposition PARNA Cap Orange et Gleba Cunani réclamée par l'INCRA (source ICMBio)..... | 8 |
| 7. Plan de la Vila dessinée par Neivaldo Damasceno. Noter la légende systématique..... | 9 |
| 8. São Benedito et Santa Maria, intérieur de l'Eglise de Cunani..... | 11 |
| 9. Schéma de parenté Cunani / Calçoene. Réalisation Dorothee Serges..... | 12 |
| 10. Vila de Cunani, Carte mentale dessinée par Olga, Graça et Juci (détail). Les maisons portent les noms des femmes qui les occupent..... | 16 |
| 11. Carte dessinée par João Barros de Lima, instituteur. Les étoiles rouges représentent les lieux visités. | 17 |
| 12. Le lieu de réunion informelle: arbre, banc, avec vue sur le fleuve et la base de l'ICMBio..... | 18 |
| 13"Termo de declaração que presta Rosimeire Ramos Macêdo" en vue de l'obtention du statut quilombola. . | 19 |
| 14. Localisation des abattis et jachères (capoeiras) récentes ou anciennes sur le territoire de Cunani (aval du fleuve à partir de la vila non renseigné avec précision). | 23 |
| 15. Evolution de l'occupation de l'espace sur le territoire de Cunani au cours des générations : exemple de trois familles sur plus de 60 ans..... | 24 |
| 16. Tableau 1 - Extractivisme forestier – pêche – chasse (se poursuit pages suivantes)..... | 27 |
| 17. Tableau 2. Espèces plantées dans les jardins et près des casas de farinha (arbres/arbustes/palmiers et herbes*) dont les fruits sont cueillis pour l'alimentation locale (inventaires dans 4 jardins et 6 abattis) .. | 29 |
| 18. Carte préparatoire (120 x 40), détail (Olga Rosa, Cristiane, Graça, Juci, Celeste) et Carte 120 x 40 dessinée par Nei, Edna, Luis et Velha (détail). | 32 |
| 19. Réalisation de la carte, à l'école de Cunani, le 27 août 2010..... | 34 |
| 20. Grande carte dessinée le 27 août 2010 par Olga, Graça et Jucilene. Format 200x80 cm..... | 35 |
| 21. Carte de Calçoene par João Barros (prof.), réalisée à des fins d'orientation : localisation de nos interlocuteurs situés à proximité du centre | 37 |